UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

FACULTÉ MIXTE de MÉDECINE et de PHARMACIE

ANNÉE 1946 N° 67

MÉDECINE POPULAIRE

ET

MÉDECINE RURALE

DANS LA RÉGION DE LA GRÉSIGNE EN HAUT-ALBIGEOIS

THÈSE pour le Doctorat en Médecine

Présentée et soutenue publiquement en Juillet 1946

PAR

CHRISTIAN MATHIEU

MEMBRES DU JURY ...

MM. SENDRAIL, *Président*

MERIEL

PLANQUES } *Assesseurs*

VIRENQUE

BOUNHOURE, *Suppléant*

MATHIEU (Christian)

Médecine populaire et médecine rurale dans la région de la Grésine en Haut-albigeois.

Albi, Imprimerie-Reliure des Orphelins Apprentis, 1946, in-8° (64 p., 100 ex.)

(Thèse Doctorat en Médecine, Toulouse, 1946)

MATHIEU (Christian)

Médecine populaire et médecine rurale dans la région de la Grésine en Haut-albigeois.

Albi, Imprimerie-Reliure des Orphelins Apprentis, 1946, in-8° (64 p., 100 ex.)

(Thèse Doctorat en Médecine, Toulouse, 1946)

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

FACULTÉ MIXTE de MÉDECINE et de PHARMACIE

ANNÉE 1946 N° 67

MÉDECINE POPULAIRE

ET

MÉDECINE RURALE

DANS LA RÉGION DE LA GRÉSIGNE EN HAUT-ALBIGEOIS

THÈSE pour le Doctorat en Médecine

Présentée et soutenue publiquement en Juillet 1946

PAR

CHRISTIAN MATHIEU

MEMBRES DU JURY ...

MM. SENDRAIL, *Président*

MERIEL

PLANQUES } *Assesseurs*

VIRENQUE

BOUNHOURE, *Suppléant*

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

FACULTÉ MIXTE de MÉDECINE et de PHARMACIE

TABLEAU DU PERSONNEL

DOYEN	MM. CALVET
ASSESSEUR	LEFEBVRE
Doyens honoraires	BARDIER, GORSE

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. DALOUS	MM. RISPAL	MM. MOOG	MM. MAURIN
ESCAT	LAFORGUE	MERIEL	RIBAUT
	ARGAUD	CAUBET	SERR

PROFESSEURS

Anatomie	MM. CLERMONT, VALLOIS
Histologie et Embryologie	N...
Pathologie interne	N...
Clinique médicale	TAPIE (J.), ROQUES
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	BOULARAN
Clinique chirurgicale et gynécologique	LEFEBVRE
Clinique médicale infantile et puériculture	SOREL
Clinique de neurologie et psychiatrie	RISER
Clinique ophtalmologique	CALMETTES
Physique biologique et médicale	BUGNARD
Chimie et Toxicologie	BRUSTIER
Hydrologie thérapeutique et Climatologie	MÉRIEL (P.)
Pharmacie	CAUJOLLE
Matière médicale	VINCENT
Clinique obstétricale	GARIPUY
Physiologie	SOULA
Clinique chirurgicale du cancer	DUCUING
Clinique des Maladies des Voies urinaires	FABRE (P.)
Clinique des Maladies cutanées et syphilitiques	NANTA
Pathologie générale et médecine expérimentale	SENDRAIL
Histoire naturelle	DELAS
Médecine légale et Déontologie	MOREL
Bactériologie, hygiène et médecine sociale	ANDRIEU
Anatomie pathologique	N...
Clinique Oto-rhino-laryngologique	CALVET

COURS COMPLÉMENTAIRES

Cours d'obstétrique aux élèves sages-femmes	MM. GARIPUY
Cours d'anat- physiol. et pathol. aux él. sages-femmes	GUILHEM
Histologie	CALVET
Chimie pathologique	VALDIGUIE (P.)

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

Chimie biologique	MM.	VALDIGUIE (P.)
Chimie minérale		BLANC
Stomatologie		CADENAT
Physique pharmaceutique		AUVERGNAT
Dermatologie et Syphiligraphie		GARRIC
Législation pharmaceutique		BOUISSET
Microbiologie		BOUISSET
Clinique de la Tuberculose		MOREL L.
Anatomie		THOMAS LAZORTHES
Parasitologie		GÉRAUD
Botanique et Cryptogamie	Mme	DULUCQ-MATHOU
Chimie analytique	MM.	BLANC
Médecine expérimentale		GÉRAUD
Pathologie chirurgicale		GRIMOUD
Hydrologie et géologie		ASTRE
Médecine opératoire		RIEUNAU
Médecine sociale et du Travail		BOUNHOURE
Anatomie médico-chirurgicale		THOMAS
Pharmacodynamie		SOULA
Thérapeutique		LASSERRE
Pharmacie galénique		COUTURIER
Bactériologie		DARNAUD

AGRÉGÉS EN EXERCICE

Histologie	MM.	BIMES, C. de f.
Physiologie		BAISSET
Médecine		PLANQUES DARNAUD, C. de f. GÉRAUD, C. de f. GADRAT, Ch. de f. LASSERRE, C. de f. BOUNHOURE C. d
Anatomie		LAZORTHES, C. de
Chirurgie		VIRENQUE GRIMOUD, C. f. DIEULAFÉ, Ch. de RIEUNAU, Ch de f.
Obstétrique		GUILHEM
Physique médicale		MARQUES Ch. de f.
Chimie		VALDIGUIÉ (P.) Ch. de t. BLANC, C. f.
Pharmacie		N...
Secrétaire de la Faculté		DUCROS

La Faculté déclare n'être pas responsable des opinions émises par les candidats.
(Délibération en date du 12 mai 1891).

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MES PARENTS

A MA FEMME

A TOUS LES MIENS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE :

MONSIEUR LE PROFESSEUR SENDRAIL

Professeur de Pathologie Générale et de Médecine Expérimentale
Mainteneur de l'Académie des Jeux Floraux

Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de ma profonde reconnaissance pour la bienveillance de son accueil et l'honneur qu'il me fait en acceptant de présider mon Jury de Thèse.

A MON JURY DE THÈSE :

MONSIEUR LE PROFESSEUR MÉRIEL

Professeur d'Hydrologie thérapeutique et Climatologie

MONSIEUR LE PROFESSEUR PLANQUES

Professeur Agrégé à la Faculté

MONSIEUR LE PROFESSEUR VIRENQUE

Professeur Agrégé à la Faculté

MONSIEUR LE DOCTEUR BOUNHOURE

Chargé des fonctions d'Agrégé à la Faculté

Qu'ils trouvent ici l'expression de mon remerciement pour l'honneur qu'ils m'ont fait en acceptant de siéger à mon Jury de thèse.

A MONSIEUR LE DOCTEUR S. FABRE

de Castelnau-de-Montmiral (Tarn)

A MES MAITRES

DE LA FACULTÉ ET DES HOPITAUX DE TOULOUSE

A MESSIEURS LES DOCTEURS CHEFS DE SERVICE

A L'HOPITAL D'ALBI

A MES CAMARADES DE FACULTÉ ET DES HOPITAUX

AVANT-PROPOS

Le choix d'un sujet de thèse médicale peut paraître chose facile si l'on considère que ce travail n'est qu'une simple formalité avant le dernier verdict qui confère le grade ; ce grade à la poursuite duquel se sont écoulées sept années de jeunesse. Ce n'est pas ainsi que je concevais ce choix.

Le jour de la soutenance marque dans la vie de l'étudiant une fin et un commencement. A cette œuvre première, il doit consacrer le meilleur de son savoir. Pendant de longs mois, il va accumuler documents sur documents, construire un ouvrage solide. La fréquentation assidue d'un service, le contact quotidien avec le Patron déterminent l'orientation, subordonnent l'activité. Le sujet de thèse est l'aboutissement de ce contact, de cette éducation.

« Contribution à l'étude » d'un syndrome encore peu connu ou controversé. « De l'action de » telle ou telle méthode thérapeutique nouvelle, ainsi vont se résumer de longs mois de labeur.

La thèse devient une affirmation, révèle de nouveaux horizons, car elle est mûrement réfléchie, sévèrement contrôlée par le maître. Elle est le chaînon par quoi va se perpétuer l'esprit de l'école, de cette école dont elle concrétise la pensée, l'effort dans la recherche. Elle est l'humble pierre du grand édifice.

Ainsi conçue, l'œuvre est belle et nécessaire.

Au terme de ce travail, j'ai peur que mon sujet de thèse ne réponde pas aux exigences que je formulais, aussi dois-je donner les raisons qui m'ont poussé à le traiter quand même.

Il y a près de deux ans qu'il me fut suggéré par le médecin qui m'a vu naître, le Docteur S. Fabre de Castelnau-de-Montmiral. Médecin de campagne dont quarante ans de pratique rurale constituent la plus indéniable compétence en la matière, j'ai suivi son conseil. Parler du médecin de campagne,

de l'omnipraticien qu'il est toujours resté, que je serai demain près de lui, avec lui.

Il ne m'a pas appris « la Médecine » mais il m'a prodigué cet enseignement que je ne pouvais nulle part mieux acquérir qu'avec lui. Il m'a appris à connaître le malade, le paysan de chez nous. Depuis le début de mes études et pendant toutes mes vacances, il m'a amené avec lui dans ses tournées, favorisant ainsi ce premier contact. J'ai admiré cette connaissance profonde qu'il a de toutes les familles. Nulle fiche d'observation dans son cabinet. Tout tient dans sa mémoire. Ayant donné ses soins à l'arrière grand-père, au grand-père, rien ne l'étonne chez le petit-fils et, à coup sûr, rien ne lui échappe.

Au retour des visites, que de détails ne m'a-t-il pas révélés, que de surprises au long de nos discussions poursuivies tard dans la nuit.

Depuis deux ans, le sujet de ma thèse a occupé nos soirées. Seul, il pourrait le traiter car, seul, il a cette connaissance parfaite du pays et des hommes, cette infaillibilité dans le jugement. Et le sujet proposé était si vaste que mon faible savoir demeurait stérile devant lui.

Aussi je tiens à remercier profondément M. le Professeur Sendrail d'avoir bien voulu s'intéresser à ce sujet de thèse et de lui avoir donné sa forme définitive, en limitant cette étude de la médecine populaire et rurale à cette région de la Grésigne en Haut-Albigeois. Connaissant mieux que tout autre ces pays de langue d'oc auxquels il appartient aussi, ses conseils judicieux ont facilité ma tâche et grandement simplifié l'élaboration des différents chapitres.

Qu'il soit assuré de ma profonde reconnaissance pour l'aide éminente qu'il m'a apportée.

Que tous ceux dont le concours précieux m'a permis d'augmenter la documentation de cette thèse, trouvent ici l'expression de mon remerciement.

Je diviserai cette étude en quatre chapitres :

1° Etude géographique et historique de la région de la Grésigne ;

2° La langue d'oc, et son utilité dans les relations entre médecin et paysan ;

3° La médecine populaire, secrets, guérisseurs, rebouteux ;

4° La médecine rurale à l'heure actuelle.

J'aurais voulu consacrer un chapitre spécial à l'étude de la psychologie paysanne. Mais il m'a paru inutile de le faire, chaque chapitre traité donnant lieu aux caractéristiques essentielles.

Ainsi se résume, en quatre paragraphes, tout ce que mon travail apporte à l'Ecole Toulousaine. Maigre travail scientifique. Je n'ai, en définitive, décrit que l'atmosphère dans laquelle je vais bientôt voler de mes propres ailes. J'ai tâché de définir mes compatriotes, de les mieux connaître afin de pouvoir les mieux soigner.

Ne pas heurter, appelle la confiance ; soigner correctement, la forge. Les années la rendent indestructible.

Telle est ma ligne de conduite. Je crois l'avoir puisée à la bonne source.

Cependant j'ai dû commettre bien des erreurs.

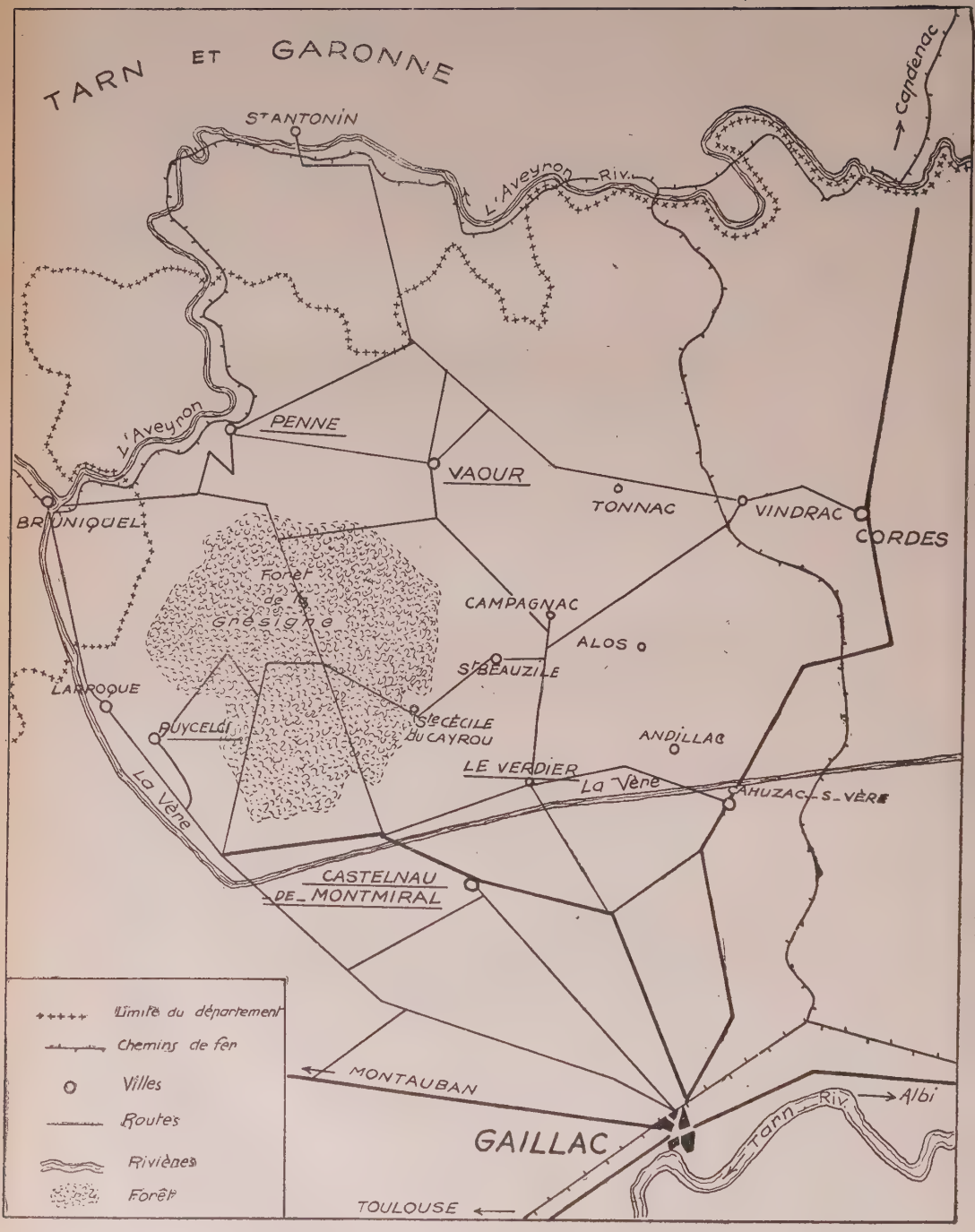
Que mon Jury de Thèse veuille bien m'accorder toute son indulgence pour les imperfections de ce travail si peu scientifique.

Ma seule excuse est de l'avoir fait avec une joie profonde car il représente pour moi le symbole de continuité dans l'effort, de persévérance et de probité — autant de maîtresses leçons que j'ai reçues de mon pays, des miens et de celui qui m'a inspiré et m'a orienté, tout jeune, vers cette profession médicale que son exemple a su me faire aimer.

Chênes mystérieux, forêt de la Grésigne,
Qui remplissez le gouffre et la crête des monts,
J'ai vu vos clairs rameaux sous la brise bénigne
Balancer doucement le ciel et ses rayons.

Ah ! dans le sombre hiver, pendant les nuits d'orage,
Lorsqu'à votre unisson lamentent les corbeaux,
Lorsque passe l'éclair sur votre fier visage,
Chênes que vous devez être encore plus beaux.

Jean MOREAS *(Les Stances)*


TARN ET GARONNE
St ANTONIN
L'Aveyron Riv.
Caylus
L'Aveyron
PENNE
VAOUR
TONNAC
VINDRAC
CORDES
BRUNIQUEL
Forêt de la Grésigne
CAMPAGNAC
ALOS
St BEAUZILE
LARROQUE
PUYCELCI
Ste CÉCILE DU CAYROU
ANDILLAC
LE VERDIER
La Vère
AHUZAC-S-VÈRE
La Vère
CASTELNAU DE MONTMIRAL
Limite du département
Chemins de fer
Villes
Routes
Rivières
Forêt
MONTAUBAN
GAILLAC
Tarn Riv.
Albi
TOULOUSE

CHAPITRE I

Etude géographique

Aux confins du Quercy et du Rouergue, la région de la Grésigne constitue un massif nettement individualisé dans cette partie du département du Tarn, ancien département de l'Albigeois dont elle occupe le Nord-Ouest que j'appellerai « Haut-Albigeois ».

Gaillac-sur-Tarn, peu connu peut-être des Français du Nord mais que tout bon languedocien vénère pour ses crûs, sinon fameux, du moins fort agréables : la plaine du Tarn, aux alluvions fertiles, s'étend surtout vers l'Ouest et le Sud. Au Nord du Gaillacois, la plaine s'allonge sur deux kilomètres, puis ce sont les premiers côteaux aux vignes prolifiques. Côteaux, collines, vallons s'enchevêtrent harmonieusement et viennent s'adosser aux plateaux calcaires que Castelnau-de-Montmiral domine.

A Castelnau-de-Montmiral, c'est-à-dire à 11 kilomètres au nord-ouest de Gaillac, commence la région de la Grésigne, dont la forêt surgie sur un massif spécial constitue le centre. La Bastide du XIII[e] siècle dominant la vallée de la Vère est donc le premier repère de cette région.

De Montmiral, le regard tourné vers le nord découvre les horizons sombres des bois séculaires.

Au nord-ouest, la trouée dans les Causses par laquelle la Vère va rejoindre l'Aveyron à Bruniquel (Tarn-et-Garonne) baignant au passage le roc sur lequel s'élève Puycelsi, deuxième repère.

Penne d'Albigeois, à 22 kilomètres au nord de Montmiral sera le troisième repère et Vaour, situé à 8 kilomètres à l'Est de Penne, soit 20 kilomètres au nord-ouest de Montmiral, le quatrième.

En résumé, la région de la Grésigne dessine un quadrilatère irrégulier, dont la pointe sud est Castelnau-de-Montmiral, la pointe nord : Penne d'Albigeois, la pointe ouest : Puycelsi, la pointe nord-est : Vaour.

Deux vallées limitent le massif forestier : au sud la vallée de la Vère, au nord la vallée de l'Aveyron, dans son cours en pays albigeois ; ces deux vallées se rejoignent à Bruniquel, 10 kilomètres à l'ouest de Puycelsi.

Les plateaux calcaires ou Causses qui entourent le massif forestier sont constitués par du calcaire jurassique, aux entailles vives.

Le massif de Grésigne proprement dit est formé de grés bigarré rouge, de terrains schisteux et argilo-marneux.

Une description détaillée analytique paraîtrait fastidieuse. Je préfère envisager l'ensemble de la région au cours d'un rapide voyage. Parti de Montmiral, je traverserai la Grésigne du sud au nord et par la ceinture de routes, de Penne à Vaour, de Vaour à Montmiral, de Montmiral à Puycelsi, les caractères géographiques seront réunis par ce lien voyageur.

Quittons Montmiral, et après 3 kilomètres de descente, la Vère franchie, c'est la première rampe qui monte à Grésigne.

Finis les Causses aux pierres blanches. Finis les plateaux rabotés par le temps. Ici, en pleine forêt, ce ne sont que collines de terre rouge. L'altitude varie de 300 à 450 mètres, les puys ou « Pèches » en languedocien, les plus élevés étant : Pèch Aguzet au nord du massif, près de Penne, et le Pèch de Montalius, tout près de Puycelsi. L'altitude des Causses périphériques n'excède pas 200 m. ; aussi de Pèch Aguzet voit-on très loin vers le sud, l'ouest et le nord-ouest: Montauban, le plateau de Montalzat au nord de Caussade apparaissent nettement par temps clair. Et la chaîne des Pyrénées visible au crépuscule des jours limpides laisse présager un temps de pluie ou de neige.

Le massif de la Grésigne qui se singularise par sa végétation, la couleur de sa terre, l'altitude notable de ses puys, tranche sur l'uniformité plate et rocailleuse des Causses par sa topographie toute personnelle. C'est un enchevêtrement inextricable de collines rondes et de puys abrupts, entre lesquels circule une infinité de petits ruisseaux rouges.

Partout, la forêt. Forêt immense de 5.600 hectares où domine le chêne. Moins nombreux sont les hêtres, les sapins, les bouleaux, les châtaigniers.

Une végétation luxuriante jaillie de l'humus au printemps borde les routes qui sillonnent la forêt en tous sens et emprisonne les troncs séculaires : cornouillers, noisetiers, ronces, houx, petit houx et, pour qui connaît les endroits : le muguet de mai, les fraises des bois, les nèfles, les sorbes, les champignons. Ce gros cèpe au chapeau noir, au pied ventru que les pluies de septembre font croître en une nuit, avec les chanterelles, les oronges, les coulemelles qui ne l'égalent pas en saveur, ce burguet (de burga, bruyère) que l'on servait aux temps heureux : les cèpes à la Grésignole.

Il ne faut point parler des rigueurs de l'hiver sur les bois dénudés, mais il faut, au printemps et à l'automne parcourir la forêt, se plonger dans le calme de ses sous-bois, dans la fraîcheur des sources innombrables aux noms sonores, dont l'une « *la Font dels Amorozes* » est à juste titre célèbre.

Promeneurs, rêveurs, chercheurs, possèdent là un vaste domaine aux mois heureux où tout n'est que douceur. L'hiver venu, le chasseur apparaît, car la forêt domaniale est toujours réserve de gros gibier :

Les sangliers de taille colossale, de races multiples. Le grand, long et maigre qui, à peine entrevu par le chasseur malchanceux, se fait harmonieusement comparer au mulet, le moyen trapu et court de patte. Tous forts de groin et ravageurs de récoltes riveraines, maîtres en l'art de fouir et d'éventrer les semences de pommes de terre, friands de maïs sur pied ; ces gros mangeurs, en hordes prolifiques, ne sortent des bois que las de glands et de châtaignes.

Courageux et têtu, infatigable même blessé à mort, le sanglier de Grésigne est une bête rude qui connaît les chemins, qui connaît sa forêt.

Gros et lourd, à la course heurtée mais rapide, il contraste étonnamment avec le chevreuil et la biche dont la forêt était, il y a seulement une quarantaine d'années, surabondamment pourvue ; car à cette époque-là, on chassait à courre exclusivement. La pléthore est passée, mais il arrive parfois, au détour d'un sentier, que le chercheur de champignons se trouve nez à nez avec une biche. Peu farouche si

elle n'est pas traquée, elle le regarde approcher, son museau noir brillant au vent, ses petites oreilles mobiles. Frémissante dans sa robe couleur de nèfle grisonnant sur l'échine, bien d'aplomb sur ses pattes minces, elle évente l'intrus et, souple, sans effort de ses jarrets nerveux elle disparaît dans le sous-bois, ne laissant au passant ahuri et émerveillé que la vision rapide d'une rosette immaculée évanouie dans les feuilles.

Réserve de gibier qui fait rêver maint chasseur et maint gastronome, la Grésigne est aussi le repère des bêtes nuisibles, « la pudenta salvagina » ; le blaireau et le renard roux à la queue traînante, pelage disgracieux, bête malodorante dont on entend le soir les aboiements aigus lorsqu'il chasse un lapin au terrier. Marotte de la fermière riveraine dont il égorge poliment le poulailler sans crier gare, c'est un filou que l'on traque, que l'on tue sans pitié et que l'on enfouit au fond du couderc, car son pelage est si vilain et son odeur si repoussante. Plus rare est le renard brun à queue noire, dont la fille de la maison exhibe fièrement les dépouilles opimes revues et corrigées par le fourreur.

Source de ces maigres revenus, la forêt est surtout la proie des bûcherons. Divisée en coupes par l'administration des Eaux et Forêts, elle fournit le bois de chauffage, le bois de grumes, les traverses de chemin de fer, les poteaux de mines. Les bûcherons construisent leur cabane aux quatre coins du massif, cabanes dont l'accès n'est pas toujours facile au médecin appelé d'urgence et qui, par les nuits de brouillard, risque fort de tourner en rond, de passer cent fois à quelques mètres du malade sans apercevoir son logis, car point de lumière électrique : acétylène et lampe à pétrole seulement.

Quittant la forêt, voici le second aspect de la région de la Grésigne. Deux routes principales se croisent dans les bois, la première à direction nord-sud unit Montmiral à Penne, la seconde est-ouest unit Vaour à Puycelsi distants de 18 kilomètres.

Vers Penne, le pas de la Lignée franchi, la route serpente à flanc de Causse vers la vallée de l'Aveyron que domine le village accroché à un piton rocheux surmonté d'un castel en ruines.

Pays de Causses, pays pauvre ; un peu de blé, un peu de vigne, du fourrage, quelques moutons. Le paysan se suffit, vivant dans les fermes isolées, dans les mas minuscules et à demi éboulés. Les terres cultivables, îlôts de boulbène au sein des pierres, sont dures à travailler, dans des pentes souvent abruptes. Tout autour, le Causse avec ses petits chênes, les genièvres, les taillis de ronces et de chèvrefeuille, les genêts, nids des lapins et des lièvres, des compagnies de perdreaux. Pays giboyeux, mais pauvre.

Penne, le vieux village moyennâgeux, a bien périclité. Des 2.000 habitants d'avant la Révolution, la commune en conserve 868, le village en ayant une centaine. La culture du chanvre si florissante il y a un demi-siècle, s'est perdue. Les terres à chanvre, « *los canabals* » qui bordaient l'Aveyron, ne reçoivent plus que des légumes. On ne file plus le chanvre, mais on tisse encore la ficelle dont on fait des licous. Une seule vraie ressource : le tourisme et les estivants. Richesse évocatrice du passé, parmi les vieux murs chargés d'histoire, grottes creusées au flanc du Causse, gorges de l'Aveyron, voilà les seuls attraits de cette terre apre et ingrate où le patient effort de générations paysannes s'effrite peu à peu.

Signe des temps, les jeunes deviennent rares. Ils vont construire leur nid ailleurs — « *se n'van fòraniucar* » — vers la vie qu'ils croient plus facile. L'enfant n'a plus l'amour de son pays. Il fait pourtant si bon y vivre, si pauvre et si petit soit-il.

Pendant 8 kilomètres, de Penne à Vaour, la route monte à travers les collines calcaires, traversant de paisibles hameaux où tout semble dormir en toutes saisons. Vaour, à 4 kilomètres à l'est de la forêt, est un chef-lieu de canton. Le village exposé à tous vents, surtout à la « *galèrne ou cizampe* », le vent du nord, s'étend sur le plateau, au pied des ruines du château des Templiers, qui ne conserve du temps splendide où la bannière de Bauceant flottait à la tour d'angle que des pans de murs informes. Petit village de 354 habitants, centre touristique et autrefois réputé comme Penne d'ailleurs, il voit aussi quelques estivants qui viennent peut-être faire une cure d'eau purgative. Car Vaour possède « *une Font Purgaira* » qui n'a pas encore été signalée dans les traités d'Hydrologie.

La campagne, en tous points semblable à celle de Penne, est pauvre et se dépeuple. Le paysan est aussi rude au travail, rude au mal.

De Vaour, contournant la forêt par son flanc est, revenons vers Castelnau-de-Montmiral en traversant Campagnac et le Verdier. La vigne commence à s'étendre. La culture est plus riche. La Vère est tout près et, suivant son cours, nous arrivons au pied de Montmiral. Vieille Bastide du XIII[e] siècle, ce village est le plus important de la région. Chef-lieu de canton de 400 habitants, sa commune en possède 1.502, et le canton 5.172. Plaines et collines sont entièrement consacrées à l'agriculture. La condition du paysan est meilleure. La terre est plus fertile et d'accès plus facile au travailleur. De nombreux hameaux assez peuplés s'éparpillent dans la campagne ainsi que quelques gentilhommières, vestiges du passé.

La Vère, limitant au sud le massif forestier, serpente doucement et, à 10 kilomètres à l'ouest de Castelnau-de-Montmiral coule au pied d'un piton élevé où sommeille Puycelsi. Entouré de remparts, le village meurt peu à eu. A peine une trentaine de feux qu'une immigration étrangère est venue momentanément augmenter. De nombreux Lorrains étaient venus y chercher aussi refuge. L'activité agricole et industrielle avait repris. Peu à peu chacun regagne son pays. Flambée d'illusions... Puycelsi décline comme déclinent Penne, Vaour et, bien plus lentement, Montmiral.

Nés des fièvres du passé tumultueux de l'Albigeois, ils sont maintenant sans passions. Après avoir donné dans le sang et dans la misère les plus belles leçons de vigueur, d'audace et de fidélité, ils semblent épuisés. Leurs jours sont monotones autour des vieux clochers et des ruines, pâles reflets de vies et de morts courageuses.

Ils semblent s'éveiller aux jours de fête, aux jours de foire. Mais cet éveil est épisodique, codifié par les Saints du calendrier, patrons des paroisses.

Les fêtes votives sont toujours en honneur, malgré cinq ans d'interruption, ainsi que les fêtes dites « *logairas* » où venaient se louer, autrefois, valets et journaliers pour la saison des foins et les moissons. Ce sont des journées effervescentes où le ban et l'arrière-ban des parents sont con-

viés, une occasion de secouer la torpeur envahissante et de prouver à soi-même que l'on est toujours bien vivant.

Le Grésignol — j'englobe sous ce terme tous les habitants des bourgs et des campagnes — est peu voyageur. Deux pôles d'attraction pour le commerce :

— Montauban (Tarn-et-Garonne) qui draîne la vallée de l'Aveyron, Penne et ses environs. Il est curieux que Penne, historiquement et administrativement en pays Albigeois, soit actuellement à tendances Bas-Quercy. Etant village frontière de ces deux pays, la vallée et son chemin de fer reliant les deux grandes lignes Toulouse-Paris sont à l'origine de cette migration. En outre, Gaillac, ancienne sous-préfecture, capitale des vignobles attirant le reste de la région de la Grésigne est d'accès difficile. Penne ne va pas à Gaillac, car Penne produit son vin et n'en a pas à vendre. Albi, le chef-lieu est bien plus éloigné que Montauban. Toutes ces raisons sont suffisamment bonnes pour expliquer que les Pennols soient si peu Tarnais à l'heure actuelle.

Je ne dirai pas que le climat de la région de la Grésigne est doux, pluvieux, etc... Il est semblable à tous les climats méridionaux des terres sensiblement élevées en proie au vent d'autan. De la richesse du pays, de la facilité de la vie, je ne ferai que répéter ce que tous disent chez nous : « *Per i demorar, i cal èstre nascuts* ». Et ceux qui y sont nés sont maintenant rares. Et ceux qui y naîtront et y demeureront bien plus rares encore.

Etude historique

Passé du pays Albigeois ! Les chevauchées fantastiques des guerriers et des chasseurs, les plaintes sourdes des mourants semblent dormir au fond des ruines. Dans le vent d'autan s'éveille, au sommet des donjons mutilés, le branle-bas des grands assauts. Et, contemplant ces vestiges où survit le passé de cette région de la Grésigne, il faut subir la force étonnante de ces ancêtres dont la vigueur et l'audace étaient taillées à la mesure de leur pays.

Tous les peuples, au cours des âges, ont laissé leur empreinte dans la terre et sur le roc aussi bien que dans les Chartes et Cartulaires.

Des origines même, il reste peu de choses.

Deux dolmens ont survécu à l'homme préhistorique. Celui de Vaour est situé à 2 kilomètres au nord du village, sur la route de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne) au lieu dit « *Peiralada* ». La table reposant sur deux pierres verticales mesure 4 m. 30 sur 2 m. 60 et 0 m. 30. Elle est malheureusement brisée en son milieu. Le second, situé dans la commune de Verdier, près de Castelnau-de-Montmiral, est plus petit. La table, 3 m. 80 sur 2 m. 70 est supportée par trois pierres posées de champ. De nombreux lieux appelés « *Peira levada, peira quilhada, peira plantada* » laissent supposer la présence de monuments mégalithiques aujourd'hui disparus.

Les fouilles ont donné : des haches de silex, des pierres polies, des colliers de coquillages, des ossements.

Les premiers Gaulois établis dans la région de la Grésigne incluse dans cette partie de la Gaule que les anciens appelaient Celtique, étaient de la race des Volces Tectosages. D'après les études de l'archéologue montalbanais Alibert, la forêt possédait quantité de postes celtiques fortifiés : à Saint-Clément, Pèch Aguz, la Sanhe, la Fage. Il n'en subsiste rien de nos jours.

Les Volces Tectosages, grands guerriers devant Hésus, ont assisté paisiblement au passage d'Hannibal en l'an 536 de Rome.

Puis ce fut l'occupation Romaine dont peu de monuments subsistent. A Penne, un pont Romain est toujours solide, mais on l'appelle « *lo Pont del Anglès* ». Il est vraisemblable que Penne fut à l'origine un castrum Romain ; des fouilles exécutées par des spécialistes et, inconsciemment, par des terrassiers ou jardiniers du village, ont ramené de nombreuses médailles à l'effigie d'Auguste et de Tibère. Penne, du latin *Penna*, plume, ou du Celte *Pen* qui signifie hauteur, a dans ses armoiries une plume d'argent sur champ de gueules.

Puycelsi, Podium Celsum, paraît avoir été aussi l'emplacement d'un castrum succédant à un oppidum gaulois.

De l'occupation Wisigothe, rien ne reste. Les Francs installés en 507 ne laissent non plus aucune trace dans l'histoire locale. Cependant, des rivalités sanglantes qui opposèrent Brunehaut, épouse de Sigisbert, roi des Francs d'Austrasie et Frèdegonde, épouse de Chilpéric 1er, roi de Neustrie, une légende subsiste :

Bruniquel devrait son origine à Brunehaut et le Castrum Brunichildis compterait donc quatorze siècles d'existence. Penne aurait été possession de Frédegonde et les premiers castels auraient été témoins d'atrocités et de haines inextinguibles.

Du VIe au Xe siècle, l'histoire de l'Albigeois en général est très confuse. Les Sarrazins dévastèrent le pays en 919. A cette époque, la puissance de la Maison de Toulouse grandit. Il n'est pas encore fait mention, dans les vieux textes, des quatre places fortes qui encadrent le massif de la Grésigne.

Cependant, en 1095, la première Croisade est prêchée par Pierre l'Hermite. Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, part pour la Terre Sainte. Dans la *Canso de Sant Gili* qui célèbre ses exploits, il est fait mention du plus ancien seigneur de Penne que l'on connaisse : Geoffroy qui déploya grand courage dans la bataille.

Le château de Penne date des XIe et XIIe siècles. Les seigneurs de Penne sont vassaux du vicomte d'Albi. En 1139, Olivier, Guillaume et Amiel de Penne font hommage de leur part de château au fils de Aton IV vicomte d'Albi, Roger de Béziers. Celui-ci est en guerre avec le comte de Toulouse, dont l'allié Izarn de Saint-Antonin s'empare du castel. Le comte de Toulouse exige serment de fidélité. Et, peu après, Puycelsi est mentionné pour la première fois. Depuis leur soumission aux comtes de Toulouse, les seigneurs de Penne vont demeurer fidèles.

C'est à la femme de l'un d'eux, Adélaïs de Penne, devenue célèbre par la légende de cette époque, que s'adressèrent les vers et hommages du jeune vicomte de Saint-Antonin : Raymon Jordan, troubadour fameux du XIIe siècle.

D'après la légende, la belle Adélaïs ne fut pas insensible aux chants du Troubadour. Mais celui-ci, parti pour une expédition lointaine, reçut une blessure mortelle. Sa dame

ne s'en consola pas et s'ensevelit au fond d'un couvent Cathare. Mais « Raymon revint et apprit la perte de celle qu'il avait si tendrement aimée. Dans sa douleur, il prit résolution de renoncer à la poésie et de finir ses jours dans le deuil et la tristesse. Après avoir ainsi passé une année, ne recouvrant que plaintes, pleurs et émois, ne chevauchant plus, ne fréquentant plus les bonnes gens, il fut appelé auprès d'Elis de Montfort, femme de Guillaume de Gourdon, qui le fit mander par très avenantes prières ».

Il retrouva auprès d'elle sa gaieté et redevint le poète aimé d'autrefois, oubliant qu'il avait écrit pour Adélaïs de Penne :

Sos amics son e serai Aitan que la vida ni dur E no crezats que m'pejur	Son ami je suis et serai Pour tant que me dure la vie Et ne croyez pas que je de- [vienne parjure
Enans mi meillurarai Quel païs on el, estai Azor, soplei et acli Ab cor fi. E lai vir soven Mos olhs, tant l'am finamen!	Au contraire, meilleur je serai Que j'adore, je supplie, je D'un cœur fidèle [evère Le pays où elle est Et là, je tourne souvent Mes yeux tant je l'aime.

C'est au début du XII[e] siècle, en 1140 que les Templiers bâtissent la Commanderie de Vaour, sur un plateau désolé. Moines soldats portant par-dessus la cotte de mailles le grand habit blanc barré de la croix rouge, ils deviennent riches en peu de temps. Les seigneurs de Penne, en particulier, leur firent de nombreux dons d'argent et de terres. Le Cartulaire des Templiers de Vaour, rédigé par l'un des Commandeurs de l'Ordre, *Peire del Castel*, en langue romane (1202) contient tous les actes de donation.

Après tant d'invasions barbares, ininterrompues jusqu'au X[e] siècle, une civilisation naissante, des mœurs élégantes et polies, un développement de richesses extraordinaire, une littérature qui s'imposait à tous les peuples du Midi, faisaient des pays de langue d'Oc, au milieu de ces âges barbares, un pays à part, convoité par les Français du Nord. Il manquait un prétexte à la conquête.

Le XII[e] siècle voit l'éclosion de l'hérésie Albigeoise. Sans

vouloir donner une étude approfondie de cette religion, résumons-en les principes en quelques lignes.

La religion Cathare admettait deux principes ou divinités se combattant sans cesse et alternativement victorieux ou vaincus. De ces divinités, l'une malfaisante, cruelle, auteur du monde visible, était le démon. L'autre, bienfaisante, parfaite, avait créé le monde invisible.

Les Cathares repoussaient les dogmes, le culte, les cérémonies du Christianisme, proscrivaient le mariage, œuvre du démon. Religion austère que pratiquaient seuls les parfaits, ses adeptes étaient fort nombreux, n'étant pas astreints à toutes les mortifications et tous les sacrifices que s'infligeaient les seuls parfaits.

Peu nous importent ici les raisons qui firent naître cette secte rigoriste et ses premiers prédicateurs, ses relations avec le Manichéisme et l'hérésie de Pierre Valdo ou Vaudoisie, que ses fins fussent bonnes ou mauvaises. L'Eglise Romaine, alors toute puissante, s'alarme des progrès de l'hérésie rebelle aux prédicateurs célèbres, Saint Bernard en particulier (1147).

L'orage gronde, en cette fin du XII[e] siècle, contre les pays Albigeois. De leur vie paisible, Penne et Puycelsi vont bientôt secouer le labeur tranquille, pour creuser de nouveaux fossés, créneler de nouveaux donjons, fourbir les armes. Vaour sera épargné.

La croisade contre les Albigeois est décidée. C'est à Lyon, en 1209 qu'a lieu le rassemblement à l'aube de ce XIII[e] siècle qui va voir, pendant vingt-deux ans le malheur et la ruine déferler sur les terres d'occitanie, coupables d'hérésie, coupables surtout d'être sous le soleil méridional trop riches, trop paisiblement éprises de chansons. La douce langue des troubadours qui chantait l'allégresse, la joie de vivre et l'amour gardera cependant assez de mots vengeurs :

E sus la Terra d'Oc, i aurà sempre un trobaire
Per agonir Montfort

Loïza Paulin (1937).

Ces années vont se succéder, sanglantes, meurtrières, dans cette région de la Grésigne, place forte de l'Albigeois. Assauts, ravages, maladie, famine, les bastions Grésignols vont

tout endurer, fidèles jusqu'au bout aux comtes Raymond VI et Raymond VII de Toulouse.

Quelques dates brèves, échos de deuils et de misère :

Puycelsi assiégé en 1211 par Simon de Montfort est pris, puis repris par Toulouse. Penne, 1212, cerné par Guy de Montfort, résiste. L'assiégeant se retire et de male rage dévaste la région. Puycelsi de nouveau assiégé (1213) par Amaury de Montfort n'est pas investi.

Castelnau-de-Montmiral est créé en 1222 par Raymond VII, et ne paraît pas avoir joué un très grand rôle dans cette guerre. 1223 verra Penne pris par Amaury de Montfort, puis délivré.

Au traité de Paris, en 1229, Raymond VII s'engage à livrer Penne et Puycelsi au roi de France Saint Louis. Puycelsi est occupé cinq ans. Penne n'accepte pas la reddition et barricade ses portes. Penne demeure fidèle à Raymond VII qui, ayant presque tout perdu de ses biens, reprend les armes en 1241. Deux ans plus tard, par un autre traité, le comte de Toulouse s'engage à nouveau à livrer Penne au roi, ou aux Templiers, ou à tout ordre religieux qui l'acceptera. Si Penne résiste, le comte s'engage à le raser. Mais Penne résista, demeurant debout et toujours fidèle au suzerain, malgré lui.

Raymond VII, à sa mort en 1249, a reconquis une grande partie de son comté qui devient propriété de sa fille Jeanne, épouse d'Alphonse de Poitiers, frère du roi de France. Penne, Puycelsi, Montmiral prêtent serment aux nouveaux maîtres.

Alphonse confirme les privilèges dont jouissaient ces villes et le 31 août 1253, achète à Bernard et Olivier de Penne leur part de possessions et privilèges pour 25.000 sous melgoriens. Penne a la garde des archives de Toulouse, avant Paris.

En 1271, Jeanne et Alphonse meurent. Penne et Puycelsi vont au roi de France Philippe III le Hardi, par clause du traité de 1229. En 1282, le roi achète la part d'Amiel de Penne et des enfants de Guillaume de Montfort. Penne est entièrement français. La paix semble revenue, mais ce n'était qu'un leurre.

Le quatorzième siècle va, derechef, apporter la désolation dans les terres de Grésigne.

Philippe IV le Bel s'empare des biens de l'ordre des Templiers, dissous par le Pape Clément V en 1312. La commanderie de Vaour est donnée aux Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Une partie de la rançon de Jean le Bon fait prisonnier par les Anglais à Maupertuis en 1356, est payée par Montmiral. La guerre déferle dans le Midi. Les Anglais s'emparent de Penne en 1365 et en font une place d'armes.

L'occupation anglaise de la région de la Grésigne a laissé peu de choses : Causse d'Anglars et roc d'Anglars entre Penne, Vaour et Saint-Antonin ; pont romain de Penne appelé de nos jours pont del Anglès, le hameau des Anglades près de Montmiral attestent cette présence par le nom qu'ils conservent. Outre ces quelques noms de lieux qu'ils ont hantés, les Anglais ont enrichi la langue d'Oc d'un mot : le right de l'expression « all right » se retrouve dans « *Acò rai* » qui a le même sens.

En vain Duguesclin délivra-t-il Penne en 1374. Repris, le château restera 10 ans occupé. Les ravages exercés dans le village furent tels que de quatre vingt feux, Penne n'en comptait plus que vingt six. La peste ravage la région. Il fallut pour déloger l'Anglais acheter les défenseurs du château au prix de 2.000 francs d'or, en 1384. Puycelsi était toujours occupé par l'étranger en 1386.

Le XIV^e^ siècle s'achève dans la ruine et le deuil.

Le XV^e^ siècle est peu fertile en événements. La région de la Grésigne et ses quatre places fortes fait partie du royaume de France depuis 1282.

Maître de Montmiral en 1412, le comte d'Armagnac ravage la contrée, jetant la consternation et l'épouvante. Après lui, Montmiral passe au roi de Navarre Henri d'Albret et revient à la couronne de France en 1484.

Le petit pays perdu dans un coin du royaume de France n'aura plus d'histoire propre. Il va subir de loin en loin les contre-coups des guerres, des passions politiques et religieuses du grand pays.

Au XVI^e^ siècle, les guerres de religion font écho dans la

province. La région de Grésigne, catholique, subit l'assaut des protestants qui prennent Puycelsi et Penne en 1568, 1585. Montmiral résiste. La lutte persistera jusqu'au début du XVII[e] siècle.

Louis XIII commande une expédition contre les protestants, expédition malheureuse qui se termine par le traité de Montpellier. Venant de Saint-Antonin, et se dirigeant vers Toulouse, le roi Louis XIII le Juste passe à Castelnau-de-Montmiral le 22 juin 1622, et y demeure une journée. La légende veut qu'il soit aussi passé à Penne et qu'il ait séjourné dans la maison encore appelée *Claus del Rei* — Clos du roi — Ceci est peu vraisemblable. Mais il est toujours honorable d'héberger un roi ! Et depuis 664 ans que Penne est devenue commune française Louis XIII est le seul chef d'état ou de gouvernement qui soit passé si près. Il est donc bien légitime, cet orgueil populaire. D'autant que maintenant, aucune autre célébrité gouvernementale ne passera sans doute jamais.

Un honneur est toujours chèrement payé. Après le passage du roi, une compagnie de soldats fut hébergée pendant 21 jours. Elle ruina la ville de Montmiral. Les maladies éclatèrent à son départ ; il est facile de comprendre lesquelles ! Six ans plus tard, 1628, la peste fut apportée dans la ville par le chirurgien du lieu, et ravagea la région. Les épidémies de peste demeurent incomptables, les famines aussi.

Que devinrent les quatre places fortes, du début du XVII[e] siècle à 1789, date à laquelle elles devaient recouvrer leur autonomie ?

— Penne, érigé en baronnie par Louis XV fut vendu au comte de Belle-Isle, fils du surintendant Fouquet le 27 mai 1719.

— Montmiral subit le même sort.

— Le comte de Belle-Isle vint séjourner à Penne, dut s'y ennuyer et vendit le château le 13 février 1752 à Marie Guillaume d'Ouvrier, vicomte de Bruniquel pour 85.252 livres 10 deniers. La famille d'Ouvrier en est toujours propriétaire.

La même année, Montmiral fut vendu à Galabert Daumont, revendu par la fille de ce dernier en 1779 au sieur

d'Huteau. Les ventes s'arrêtent là. Le château de Montmirai fut détruit en 1819. Il ne subsiste que les remparts. Celui de Penne, déjà ébranlé au XVII[e] siècle, dut être démoli à la Révolution.

Vaour se libéra en 1790 des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, auxquels il appartenait depuis 1312.

Puycelsi, mis en vente en 1702, fut adjugé au sieur Lacoste-Mailhoc pour 3.000 livres. En 1788, la seigneurie appartenait au marquis de Saint-Lieux qui la céda le 9 juillet de la même année au comte de Puysségur.

Ainsi s'achève l'histoire de ce petit coin de France, qui définitivement intégré au grand pays va en suivre les vicissitudes intérieures et extérieures, donnant sa part de sang et de sueur à l'œuvre commune. Les deuils et les joies passent, puis recommencent. A l'écart des grands bouleversements et des invasions des XIX[e] et XX[e] siècles, la région de la Grésigne paraissait définitivement promise à la paix la plus absolue.

En mars 1944, les Allemands sont passés. Ils ont pris des otages à Vaour dont plusieurs sont allés mourir en terre étrangère. Le 21 mars, ils cernaient Penne, attaquaient un groupe de maquisards cantonnés dans le Causse. Il y eut des blessés, brûlés à l'essence et jetés au fond d'un puits... « Dôna Guirauda de Lavaur »...

Ils ont arrêté, pillé, tué, fait pleurer. Et le château qui doit se souvenir — doit se demander encore quelle est cette race nouvelle qui, perpétuant les mœurs des anciens ravageurs, est venue troubler la paix de ses murs.

Dans le calme des ruines, la douleur des blessés, des pestiférés, des affamés, des malheureux de tous les siècles, semble maintenant se figer. Partout sur la Grésigne et dans les Causses nus, le jour ramène le travail humble, et la nuit le repos pacifique. Le paysan passe, modeste dans son labeur ; et revenant le soir, las d'une journée accablante, il marche tête baissée, en proie aux mille soucis quotidiens. Tour à tour, la fraîcheur des vallées, l'autan hurleur dans les grands arbres, les pluies fines et les brouillards de l'automne, la neige que la galerne brasse et pulvérise envelop-

pent ce pays chargé d'histoire, ce pays auquel, « *terra-tenenc* », son sang le rive et dont il ne connaît que des légendes. Il bâtit l'avenir dans la ronde des morts, de ces morts inconnus des pays albigeois, morts que l'on ne peut oublier et vers qui, au soir de novembre, monte la prière du poète.

O ser entre lòs sers, fazèts levar lòr ronda !
Que trèven sens temor sus la plana e lo rôc.
Estropatz-nos, à nèit, de vôstras revirondas
Senhes, Lauraires, Sants de nôstra Terra d'Oc. (1).

---

(1) O soir entre les soirs, faites lever leur ronde !
Qu'ils errent sans crainte sur la plaine et le roc.
Enveloppez-nous, ce soir, de vos allées et venues
Seigneurs, Laboureurs, Saints de nôtre Terre d'Oc.

Loïza Paulin. (*Fresca*, 1937)

CHAPITRE II

La langue d'Oc

Ruines, les monuments du passé, ruines, les donjons altiers, repaires des faucons, ruine enfin la langue, vestige de cette civilisation occitane fleurissant au XII[e] siècle. Mais, loqueteuse et déformée, la langue des troubadours vit encore. Elle sait encore chanter, elle sait encore sonner sur nos lèvres. Et dans les régions montagneuses, elle a su demeurer pure et proche de la langue romane.

Le bas latin, latin rustique fut la langue du peuple sous l'occupation Romaine. Il donna la langue romane rustique qui atteint au XII[e] siècle, son plus haut degré de perfectionnement. Elle était, à cette époque, la langue officielle du Midi de la France. Chartres, cartulaires, livres de comptes sont rédigés en langue romane et la graphie actuelle que j'ai utilisée n'est que la graphie du XII[e] siècle simplifiée.

La guerre albigeoise porte un rude coup à cette langue florissante qui pendant trois cents ans n'eût plus ni littérateur, ni poète. N'étant plus parlée que par le peuple, se transmettant oralement à travers les siècles, son altération fut rapide et donna naissance aux six grands dialectes : Languedocien, Provençal, Auvergnat, Limousin, Gascon, Catalan. Chacun de ces dialectes se subdivisa, à son tour, en sous-dialectes, la prononciation, la richesse de vocabulaire s'altérant davantage. Mais les sous-dialectes gardent entre eux, malgré certaines divergences, un lien étroit. Et pour qui connaît l'un d'eux, les comprendre tous est relativement facile.

Dans la région de la Grésigne, le languedocien est couramment employé, je dirai même presque exclusivement. Il

a ses détracteurs et ses défenseurs. Partisan de son maintien, partisan de sa disparition rapide, chacun a de bonnes raisons, toutes aussi convaincantes. Vieille querelle qui n'est pas encore prête à s'éteindre, et pour laquelle il m'est impossible de ne prendre parti. Je ne prétends pas avoir raison, mais j'estime qu'il n'est pas rétrograde de parler languedocien. J'estime et je crois qu'il est bon que paysans, ouvriers, intellectuels vivant dans leur petit pays en connaissent la langue, la parlent et ne la méprisent point. Elle fait partie de cette hérédité méridionale et chez nous, la langue cristallise et concrétise l'essentiel de notre caractère et de cette hérédité — on ne peut pas renier ses origines — on les aime.

La langue n'est pas vulgaire ; elle est simple et naïve ; elle vit et n'est pas incompatible avec une connaissance honnête de la langue française.

Il est un fait indéniable. Les dialectes gardent leur vigueur. Tout jeune médecin qui s'installe à la campagne en aura la preuve immédiate. S'il ne comprend goutte, il aura fort à faire. Il est fréquent de donner ses soins à des malades qui connaissent bien mieux leur dialecte que le français qu'ils ont pourtant appris mais qui a cédé le pas à la langue du terroir. Cela revient-il à dire que le jeune médecin connaissant le dialecte de ses malades le doive employer à tout bout de champ ? Non. C'est le malade seul qui imposera la langue. Il ne faut point s'aventurer mais voir venir. Car le paysan juge ainsi le médecin :

— il peut ne pas comprendre que le docteur parle « patois à cause de l'instruction », mais est souvent bien aise d'être compris s'il décrit ses maux dans son dialecte.

— il peut trouver, si le médecin est du pays et ne parle que le français, que « le docteur est bien fier ».

— enfin si le docteur ne parle que « patois », le malade peut être vexé, car il connaît aussi le français et considère alors la conversation en « langue d'oc » comme un affront : on ne le juge pas capable de s'entretenir en français.

Tout ceci doit dicter la conduite du jeune médecin qui ne doit pécher ni par excès, ni par défaut, afin de satisfaire tout le monde. Il faut agir avec tact pour ne point froisser les susceptibilités.

L'importance de la langue d'oc dans les relations entre paysan et médecin revêt toute son ampleur lorsqu'elle est le moyen exclusif de conversation. Il faut savoir que dans la bouche des humbles, chaque partie du corps, chaque maladie courante a son nom précis qu'il faut bien connaître et dont je vais donner un aperçu rapide.

LE CORPS HUMAIN

La tête ..... lo cap.
La peau ..... la pèl.
Les cheveux ..... lo pèl ou pièl.
La paupière ..... lo pepelh, la parpèla.
Les yeux ..... los èlhs.
La pupille ..... lo viston.
Les larmes ..... lagremas — glèrmas.
La cire des yeux ..... laganha.
Le cou ..... lo còl.
Les molaires ..... los caisals.
La bouche ..... la boca.
Les lèvres ..... los pòts.
Les gencives ..... las jozivas.
Les joues ..... las gautas.
Les narines ..... las bôrmas.
Le mucus nasal ..... la bormèla — la mèca.
Le nez ..... lo nas.
Les bajoues ..... las maisèlas.
Les mâchoires ..... las maisas.
La langue ..... la lenga.
L'isthme du gosier ..... la carrèla.
Le larynx ..... lo gargalhôl.
La trachée ..... la garganta.
Les creux sus-claviculaires ..... las salièras.
La nuque ..... lo copet.
Les clavicules ..... las quèrbas del côl.
L'épaule ..... l'espalla.
La main ..... la man.
Le doigt ..... lo ded.
L'auriculaire ..... lo ded menèl.

Les poumons ..... los palmons.
Le cœur ..... lo còr.
Le foie ..... lo feche.
La rate ..... la mèlsa.

Les intestins	las tripas.
La vessie	la botiôla.
Le rein	lo ronhon.
Le creux épigastrique	la fontanèla.
Le sein	la popa.
La colonne vertébrale	lo rem de l'esquina.
Le dos	l'esquina.
Les lombes	los rens.
Le sacrum	la crinca.
Le coccyx	l'òs bertrand.
Le nombril	lo monil.
Le pubis	lo pepilhon.
Les hanches	los malhucs.
Les fesses	las patèrnas.
La cuisse	la quèisa.
La rotule	la parabèla.
Faire mouvoir la rotule	far rodar la parabèla.
Le genou	lo ginolh.
Creux poplité	la falca.
Le mollet	lo pompilh.
La jambe	la camba.
Le tibia	l'òs de la camba.
La cheville	la cabilha ou calhibat.
La plante du pied	la sòla.
Le cou-de-pied	la clèda del pèd.
Le pied	lo pèd.
L'orteil	l'artelh.
Le tendon, nerf	lo nèrvi.
Les ganglions	los glandilhons.
Les articulations	las junturas ou juntas.
Le placenta	lo surfais.

LES MALADIES

Crâne et cerveau :

Méningite	transpòrt de cervèl.
Ictus	ataca.
Convulsions	ataca de nèrvis.
Etre épileptique	tombar del mal.
Ecumer	lambrar.
Hématome frontal	côrna.

Pharynx, bronches, poumons :

Coryza	enflaumadura.
Angine	mal de còl.
Bronchite	raumâs.
Affection pleuro-pulmonaire aiguë	fluccion de peitrina.

Intestin :

Diarrhée	colicas, cor de ventre, foira.

Peau :

Papule	bisòl.
Bourgeon	carnison.
Phlyctène, bulle	folhôla.
Le pus	lo poire.
Suppuration chronique	sèma.
Tourniole	fic, lauraire.
Panaris	mal blanc.
Furoncle	floron.
Eczéma du nourrisson	crostas de lach.
Abcès du sein	mal lobet.
Avoir des taches de rousseur	èstre treselat.
Rougeole	piu.
Erysipèle	agrupèlle.
Cor aux pieds	agasit.

Symptômes en général :

Douleur	dolor.
Gémir	chimecar, gemegar, coinar.
Rêver, délirer	somiar, tresparlar, fadejar.
Ronfler	roncar.
Toussoter	tosinejar.
Cracher	escupir.
Vomir	regalar, vomitar.
Nausée	sullèu.
Eternuer	estidornar.
Frissons	frezins ou freziments.
S'évanouir	s'emblaimar, s'estavanir.
Se sanglasar	prendre un « chaud et froid » locution pratiquement intraduisible.

Hoquet	sanglôt.
Se troubler	s'estrementir.

Un bègue est	quèc ou « bles ».
Un boîteux	un garrèl.
Un bossu	un musclut.
Un efoulure est	« un nervi forsat ».
Se luxer l'épaule	se dęmetre l'espalla.
	se desjuntar l'espalla.

Et parmi les objets traumatisants, contondants ou piquants, fréquemment responsables d'abcès et de plaies multiples :

La hache	la pigasa.
Le sécateur	lo podàs.
La serpe	la mascôta.
La fourche	la forca.
La faucille	la fauce.
La faux	la dalhe.
L'épine	la tronc.

J'ai essayé de donner l'essentiel du vocabulaire médical utilisé quotidiennement et par le malade et par le médecin. Il est encore bien plus riche et, au cours de l'interrogatoire ou de l'examen, jaillissent les expressions les plus drôles, les plus imagées qu'il soit donné d'exprimer.

Au répertoire médical, les paysans ont ajouté un solide arsenal thérapeutique fait de remèdes variés, de secrets compliqués, de croyances religieusement transmises de génération en génération qui vont faire l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE III

Médecine populaire
Guérisseurs — Rebouteux

L'harmonie des relations entre médecin et malade dépend, en premier lieu, de la connaissance parfaite de la langue, de son emploi judicieux. Elle est soumise, en outre, au respect de toutes les traditions et, en particulier, au respect de la médecine populaire, des guérisseurs et des rebouteux. Les railleries, le petit mépris souriant des vieilles méthodes sont fatals au médecin. Il doit savoir que toute offensive personnelle bien fondée est inefficace si le malade est hostile. Elle ne peut que nuire à celui qui, animé d'une ardeur louable, sera intransigeant sur l'inefficacité de la médication populaire.

Il ne faut point sous-estimer les préjugés, et savoir — ainsi l'écrivait le Docteur Ch. Fiessinger — que les préjugés médicaux se maintiennent chez les paysans sous des aspects d'éternité, s'héritent comme un tempérament et que sourire de l'un d'eux, c'est l'enraciner davantage.

Je dois reconnaître qu'à l'heure actuelle, la médecine populaire décline de plus en plus. La thérapeutique moderne pénètre largement dans tous les milieux. Chacun finit par reconnaître son efficacité, lui fait confiance.

Cependant, nos connaissances actuelles, pour aussi étendues qu'elles soient, sont parfois insuffisantes. Et notre échec, notre impuissance en face de maladies graves ou bénignes expliqueraient peut-être la survivance des croyances ancestrales. Le médecin ne sait pas tout. Il n'en faut point davantage pour exciter la méfiance innée du paysan, imbu de mystérieux, de surnaturel et d'inexplicable. Le paysan

n'a, de ce fait, en son médecin qu'une confiance variable. Absolue et totale dans bien des cas, elle est nulle dans d'autres. Superstitieux et traditionaliste, dans le traitement d'affections bénignes en apparence, il aura cependant recours au médecin lorsqu'il ne connaît rien à son mal.

La médication populaire fréquemment utilisée encore, souvent anodine, doit donc être respectée, vénérée même et cela d'autant plus qu'elle paraît d'une inocuité absolue. Malheureusement il n'en est pas toujours ainsi. Elle peut entrainer des catastrophes lorsque, soit inconscience ou avarice, le patient ne fait appel au médecin qu'au stade ultime de la maladie, les traitements multiples effectués demeurant sans résultat.

Il y a peu de temps, à l'Hôpital d'Albi, je vis entrer dans le service de chirurgie une bonne femme des environs, pour brûlure grave de la face antérieure de la cuisse gauche. S'étant brûlée le Jeudi-Saint, elle avait appelé le médecin quinze jours plus tard. Celui-ci la fit transporter d'urgence à l'Hôpital où elle arriva porteuse d'une pyodermite streptococcique généralisée. Son corps n'était qu'une flaque de pus. Oligurique, le teint terreux, un état général déplorable, elle mit huit jours pour mourir malgré tout traitement, pénicilline à doses considérables en particulier. Elle s'était soignée seule, quinze jours durant. Qui saura jamais les ingrédients répandus sur cette brûlure du 3e degré dont la surface n'excédait pas deux paumes de main et dont l'aspect, quand je la vis, était hideux ?

Des médications populaires, voici le pire résultat, heureusement peu fréquent. En nette régression depuis quarante ans, elles conservent encore de nombreux partisans dans la région de la Grésigne comme sans doute partout ailleurs. Beaucoup sont connues qui ne sont plus utilisées, tel le pigeon ouvert vivant posé sur le crâne du méningitique.

Aussi je ne décrirai pas l'ancienne pharmacopée populaire, ne m'occupant que des remèdes encore utilisés.

Angine :

Gargarismes avec la tisane de fleurs de ronce sucrée au miel.

Les compresses chaudes sont moins actives que la chaussette de laine remplie de cendres chaudes et enroulée autour du cou.

Brûlures :

Recouvrir escarres et phlyctènes de pomme de terre râpée, mais aller trouver celui qui connaît un secret pour « arrêter le feu ». Je parlerai plus loin des secrets.

Constipation du nouveau-né :

G. Blechmann préconise dans son traité des maladies du nourrisson le lavement de guimauve, le suppositoire à la glycérine ou bien l'introduction d'un thermomètre ou d'une baguette de verre vaselinée dans le rectum.

Chez nous, la tige de persil ou de poireau lubréfiée à l'huile de table est utilisée fréquemment, et sans danger.

Crevasses du sein :

Vider une demi-coquille de noix, la remplir de cire vierge et en coiffer le mamelon.

Conjonctivite — Blépharite — Kératite :

Bains et lavages oculaires avec la décoction de camomille ou de graines de fenouil.

Helminthiase :

Affection fréquente de l'enfance, elle nécessite une thérapeutique peu agressive :

Pour *l'ascaris*, plusieurs remèdes :

L'huile d'olive et le jus de citron : verser dans une tasse une cuillerée à soupe d'huile d'olive et le jus d'un citron pressé. Battre et faire prendre le matin à jeûn trois jours de suite.

Œuf et café : délayer un jaune d'œuf avec du café très fort et donner la mixture au goûter. Durée du traitement, des semaines.

L'ail : le collier de grains d'ail est classique.

Le lait de jument jouit aussi de propriétés antihelminthiques.

Le *ver solitaire*, appelé très souvent, oh ironie ! ver salutaire, est chassé par les graines de courge exactement administrées comme les semences de courge mondée du Codex.

L'oxyure subit les mêmes assauts culinaires que son collègue l'ascaris.

Verrues :

Le choix de la médication est varié : Arracher une feuille de figuier et recouvrir les verrues de la sève blanche qui sourd du pétiole. Jeter la feuille derrière soi, sans regarder où elle tombe.

Arracher un jonc, en frotter les verrues et le replacer dans son alvéole. Lorsque le jonc sera desséché les verrues auront disparu.

Le suc caustique qui coule de la tige de Chélidoine est utilisé en attouchements répétés.

Frotter les verrues avec un sou de bronze. L'opération terminée, jeter le sou très loin derrière soi, de façon à ne point l'entendre tomber. La personne qui le ramassera héritera des verrues.

Maux de dents :

La dent cariée douloureuse devient une cavité accueillante au coton imbibé d'eau-de-vie, au clou de girofle.

Hématome :

L'enfant tombe et se fait une corne au front que l'on recouvre de graisse fine de porc, ou d'eau salée.

L'enfant se plaint de maux de tête après être resté de longues heures au soleil ? Il faut tirer le soleil. Pour cela, on prend un verre ou un petit vase, rembli d'eau fraîche à ras bord. L'orifice du récipient dont le diamètre ne doit pas dépasser celui d'une pièce de cinq francs est recouvert d'un linge plié en huit épaisseurs. Le dispositif est placé sur le front qui entre en contact étroit avec la bouche d

vase. Peu à peu, le linge s'imbibe d'eau, des bulles montent vers le fond du récipient. C'est le soleil qui monte et sort en bulles.

Plaies :

Le traitement des plaies si fréquentes à la campagne est riche de méthodes variées, désinfectants et baumes. L'emploi de l'eau oxygénée, de l'éther, de la teinture d'iode est bien connu et tend à supplanter tout autre antiseptique. Cependant nombreux sont ceux qui gardent encore une certaine confiance aux procédés suivants :

On utilise la fleur de lys macérée dans l'eau-de-vie et que l'on dépose sur la plaie, l'huile de mille-pertuis, « òli de trescalams » en pansements gras, et la pommade ainsi préparée : faire chauffer de l'huile d'olive, ajouter des brins de la deuxième écorce du sureau. Filtrer après décoction suffisante, et ajouter à l'huile d'olive maintenue sur feu doux de la cire d'abeille et un jaune d'œuf, q. s. p., pommade molle.

L'œdème inflammatoire bénéficie de frictions à la décoction de bouillon-blanc, ainsi que de la méthode appelée communément « esperfumar », parfumer. On fait rougir la pelle de la cheminée et l'on y dépose des grains d'orge. La partie malade est placée au-dessus de ce brûloir simplifié et la fumée qui s'en dégage est souveraine.

Pour prévenir le gonflement d'un membre après entorse ou fracture, appliquer des cataplasmes faits d'un hachis très fin de feuilles d'artichaut et d'huile. Lorsqu'il n'y a pas d'artichaut, le remplacer par la joubarbe des toits.

Autrefois, il existait un bonhomme qui délivrait l'eau de diamant, utilisée contre les piqûres d'insectes. Ce diamant donnait à l'eau dans laquelle il était plongé des vertus quasi miraculeuses. Il a maintenant disparu avec son propriétaire.

La thérapeutique des plaies et de la douleur est primordiale. D'abord adoucir, c'est-à-dire soulager : « Divinum est opus sedare dolorem »...

La tisane de ronces au miel adoucit les maux de gorge, la graisse fine adoucit la corne au front. Il faut adoucir les

brulûres, les plaies, les douleurs sciatiques. Ici l'adoucissement consiste à fouetter le membre inférieur avec une poignée d'orties. C'est dire que la révulsion est aussi vigoureusement employée. La mère de famille a le cataplasme sinapisé facile.

Durant ces cinq dernières années de guerre, la farine de moutarde manquait dans toutes les officines. Un paysan de la commune de Montmiral ramassa patiemment les graines de la moutarde sauvage, ou « recerbes », en remplissant une demi-comporte. Personne n'a manqué de moutarde dans la région.

Parler des médications populaires sans évoquer les tisanes serait une hérésie. La tisane de ronces est émolliente, et de même celle de mauve. La feuille de noyer est stimulante, mais dormir à l'ombre d'un noyer prédispose à la tuberculose. L'infusion d'aigremoine est adoucissante. Elle est aussi utilisée sous formes de bains chauds ou de compresses chaudes dans les abcès. La pariétaire est réputée diurétique ainsi que les stigmates de maïs, les queues de cerise, le chiendent et le bouillon de poireau. La tisane de prunes sèches est laxative, celle de camomille, de verveine digestive et le tilleul diaphorétique. La tisane d'anis est carminative et celle de réglisse laxative. L'eau pure jouit aussi de propriétés thérapeutiques. Uu verre le soir au coucher calme la toux et les picotements trachéaux de la bronchite aiguë à la période catarrhale.

Il n'a été jusqu'ici question que de remèdes connus de tous, consacrés par la tradition. Une deuxième thérapeutique existe, mystérieuse à souhait, celle des secrets, nouvel aspect de la médecine populaire.

Foin des préparations précédentes qui fleurent l'officine. La phytothérapie fait aussi partie du bagage du médecin. Mais le secret, ce procédé spécial tenu caché par son détenteurs et utilisé dans un but thérapeutique, voilà une incontestable supériorité.

Celui qui connaît et applique un secret n'est pas un sorcier. Il y a eu des sorciers. Je n'en connais plus aucun. Le dernier en date dans le pays était un bon vieux qui exerça ses talents sur une pauvre femme surnommée « la

Coulisse ». A la suite de quels déboires conjugaux, matériels ou physiques avait-elle eu recours à lui ? Je ne sais, mais il lui avait promis de la délivrer de toutes ses peines. Pour cela, elle devait déposer à la nuit tombante une certaine somme d'argent sous une certaine pierre et ne plus y toucher. L'esprit faisait le reste. Il fallait à chaque opération changer bien entendu de pierre. Mais le sorcier est mort. La Coulisse a quitté depuis longtemps le pays.

Le détenteur d'un secret n'est pas un sorcier, il n'est pas non plus le guérisseur qui possède cabinet de consultation et reçoit des malades venus des quatre coins de l'horizon.

Homme ou femme, artisan ou paysan, il connait une méthode infaillible dont bénéficient les voisins. Le secret est un bien héréditaire, un bien de famille que l'aïeul transmet à son héritier, souvent à l'heure de sa mort, car passer le secret c'est perdre tout pouvoir au bénéfice du nouvel initié.

Signes cabalistiques, gestes sacerdotaux, prières inaudibles, tout cela constitue le secret dont il est difficile de connaître la teneur et les rites.

Je connais de nombreux détenteurs. Je les ai même vus à l'œuvre. Personne ne saura jamais rien de ce qu'ils marmonnent, le médecin moins que tout autre. Une anecdote est à ce sujet démonstrative : « Le Docteur Fabre avait à son service un jeune valet de ferme qui guérissait les entorses avec un secret que lui avait passé un vieux malin du pays. Ce n'était pas un concurrent déloyal, puisqu'il lui signalait les clients qui venaient le voir ou le chercher. Mais le Docteur Fabre ne put jamais lui arracher son fameux procédé, malgré d'avantageuses propositions. Plus heureux que lui, j'ai connaissance de quatre secrets dont je vais perdre tout bénéfice en les révélant. Le premier m'a été transmis par une grand-tante, les trois autres par ma mère.

Pour éteindre le feu des brûlures, il faut :

Réciter mentalement en languedocien, devant le brûlé, la prière suivante :

Sant Matias	Saint Mathias
Sant Mattieu	Saint Matthieu
Lo grand calibre que vezi ieu	Quel grand feu je vois
Se ieu lo veziai	Si je le voyais
Lo descantiriai.	Je l'éteindrais.

Ceci dit, souffler sur la brûlure, cinq fois en croix avec le nez — cinc alenals — cinq fois en croix avec la bouche — cinc bufals — et réciter cinq Pater et cinq Ave.

Autre secret utilisé pour des fins identiques :

Sant Peire, Sant Joan, Sant Mattieu
Se pasejaban. Trobèron tres Jòzius
Lor diguèron : « De que fazètz aquiu ? »
— « Cercam de boès per cramar lo Bon Dius
Tot viu. »

— « Nani, lor diguèt Sant Mattieu
Tant que serem aquiu
Cramaretz pas lo Bon Dius. »

Saint Pierre, Saint Jean, Saint Matthieu
Se promenaient. Ils trouvèrent trois Juifs.
Ils leur dirent : « Que faites-vous là ? »
— « Nous cherchons du bois pour brûler Dieu
Vivant. »

— « Non, leur dit Saint Matthieu,
Tant que nous serons là
Vous ne brûlerez pas le Bon Dieu. »

Faire trois signes de croix et souffler trois fois. Le feu est éteint.

Pour guérir une entorse, serrer le membre atteint et, descendant vers le pied, on doit dire trois fois :

Camba de... (nom du blessé) que per la volontat de Dius tornes èstre coma èras, ou tornes corre coma corrias.

Faire le signe de la croix avant et après.

Je ne veux pas épiloguer sur ces trois prières, ni rechercher les résultats qu'elles obtiennent. J'ai transcrit

intégralement ce qui m'a été confié sur ma demande, dans toute la simplicité d'une foi sincère. Je crois que mon caprice a coûté beaucoup.

Le quatrième secret, qui ne ressemble en rien aux précédents, est utilisé pour le traitement de l'abcès du sein — lo mal lobet.

Marquer le mal loubet se fait ainsi :

Le sein atteint est mis à nu, ainsi que l'épaule et le bras du même côté. L'opérateur prend de sa main gauche un couteau dont il place la lame en dehors du sillon delto-pectoral et parallèlement à ce sillon, le dos de la lame étant appliqué sur la peau, le tranchant libre. De la main droite il tient une pièce d'argent trempée dans l'eau-de-vie.

A la périphérie de l'abcès, en dedans du sillon delto-pectoral, donc en dedans du couteau et très près de lui, un point de repère est pris que j'appellerai « A ». La pièce humectée d'eau-de-vie est placée en A. L'opérateur lui fait décrire, en la maintenant toujours au contact du sein une courbe qui circonscrit entièrement l'abcès. Ce mouvement circulaire terminé, la pièce est revenue très près du point A.

A ce moment-là, l'opérateur la dirige vers l'extérieur, lui fait franchir le couteau en frôlant le tranchant, la remet immédiatement au contact de la peau et l'entraîne vers l'extrémité distale du bras.

Cette opération est recommencée trois fois. Après la troisième, dire simplement : « Pars comme tu es venu ». L'intervention est terminée. Elle est bien plus un signe qui conjure le mal qu'un secret véritable et son action possède une explication :

L'abcès du sein, si gros soit-il, est peu de chose. Il serait peut-être négligeable s'il n'était aussi douloureux. La douleur est son caractère primordial. C'est elle qu'il faut supprimer.

La pièce d'argent capte la douleur et l'entraîne à travers la peau du sein à la manière d'un aimant puissant qui entraînerait dans ses déplacements une épingle séparée de lui par une lame de carton.

Il faut donc que cette douleur, élément figuré, quitte le sein où elle est devenue par trop intolérable. Lorsque la pièce franchit le couteau, le fil de la lame rompt toute attache entre le complexe presse-douleur et le sein. La douleur est lancée dans le bras où elle va se perdre.

Lorsque j'aurai dit que le mal loubet ainsi marqué doit disparaître dans un temps égal à celui qu'il a mis pour se constituer, il ne me restera qu'à discuter les résultats.

Ils sont excellents si j'en crois l'opinion générale car en dernier ressort le traitement médical et le bistouri ne sont pas négligés. Une certitude : tous les abcès du sein traités médicalement ou chirurgicalement chez des malades de la commune de Penne reçoivent comme premier traitement le marquage du mal loubet. Ceux qui se résorbent spontanément, et il ne faut pas négliger leur nombre, servent à la propagation et au maintien du renom de la méthode.

Médications populaires et secrets font partie de l'arsenal thérapeutique ordinaire et bénévole. Ils sont la propriété de tous, puisque tous en bénéficient. Point de rétribution, point de faveurs ; ce sont menus services que l'on se rend entre voisins.

Aborder la question des guérisseurs, des rebouteux encore appelés rhabilleurs ou « adobaires », devient une tâche plus ingrate. Si la confiance donnée aux médications et aux secrets est sujette à fluctuations, celle donnée aux guérisseurs et rebouteux semble solide et intouchable.

La région de la Grésigne, pour étrange que cela puisse paraître, ne possède pas de guérisseur notoire. Le reste du département du Tarn en possède des foules. Albi est particulièrement fourni.

L'un possède une pommade qui tire le pus, l'autre soigne et guérit sur une mèche de cheveux et la date de naissance, une autre par la tisane des « Sept Fleurs », sept plantes dont six me sont connues :

« Gentiane, Galeopsis, Surelle sauvage (Oseille), Buxus (Buis), Rhizome de Fragaria (Fraisier), Apium (Persil).

Une jeune fille guérissait par l'imposition des mains. Son procès, qui défraya la chronique des journaux d'avant cette dernière guerre, fut la conséquence d'une imposition in-

fructueuse. Elle ne put guérir le rhumatisme chronique d'un commissaire de police venu incognito à sa consultation. Mariée depuis, le mariage a fait disparaître son don merveilleux.

La région de la Grésigne est une source féconde de clientèle des guérisseurs et la distance n'effraie personne.

Il ne faut point critiquer le guérisseur devant quiconque. Car la médecine est souvent impuissante. Toutes les maladies, telles que rhumatisme chronique, goutte, dyspepsies sans étiologie précise, dystonie neuro-végétative, etc... entraînent à la longue, chez certains prédisposés, une psychose inévitable devant laquelle toute médication demeure stérile.

Le guérisseur améliore et guérit où la thérapeutique et la psychothérapie médicales échouent. Faut-il chercher le secret de ces réussites dans les vertus de ses onguents, de ses tisanes, de ses pommades ? Non. La thérapeutique moderne est suffisamment riche et d'activité certaine pour ne rien envier à ces petites alchimies. Mais le malade est un malade un peu spécial. Par définition, le médecin guérit ceci et ne guérit pas cela. Il n'y a pas de phobie du médecin, bien au contraire. Mais il est dit qu'il ne connait rien à certaines maladies. Dans mon village, une personne me dit un jour ceci : « Vous, les médecins, vous ne croyez pas aux vers intestinaux ! » J'en demeurai pantois, le souffle coupé. Malgré un timide essai de justification du contraire, cette flétrissure de nos méconnaissances demeure péremptoire. Ceci n'a que la valeur d'un exemple, mais suffisamment clair.

Le guérisseur est un mystérieux. Il demeure bien calmement chez lui. Pour le voir, il faut se déplacer, faire la queue devant sa porte. Le médecin, lui, court les chemins, se déplace nuit et jour. Ame simple et naïve, le paysan de chez nous aime le mystère. Il aime ce qu'il ne comprend pas. Le petit sachet d'herbes pulvérisées, inconnues, la pommade anonyme emportée dans une boîte qu'il a du fournir tout exprès le remplissent d'aise. L'ordonnance du médecin est claire lorsque le remède prescrit est une spécialité. Point de mystère. Une formule magistrale contient-elle des produits inconnus, est-elle mal écrite ? Le médecin fait

exprès de mal écrire pour qu'on ne sache pas ce qu'il ordonne. Ce n'est pas chez lui qu'on vient chercher le mystère..

La légende s'empare de la renommée du guérisseur, la grossit, l'enfle démesurément ; la crédulité populaire la colporte dans le vaste champ des affirmations gratuites.

Le guérisseur pullule, le rebouteux est plus rare. Le dernier rebouteux de la région de la Grésigne, le fameux Montamat de Laval, près de Puycelsi, était mort lorsque le Docteur Fabre s'installa dans le pays en 1909. Personne ne lui a succédé. Il fallait courir jusqu'à ces derniers temps dans le Rouergue, au delà de Villefranche, pour trouver le plus célèbre des rebouteux de l'heure. Les guérisons les plus fabuleuses lui sont attribuées. « Il aurait guéri la fille d'un chirurgien en renom, un cas auquel personne ne comprenait rien, oui, ma pauvre ! et aurait refusé la fortune qui lui était offerte ! ». Il est mort depuis peu, laissant deux enfants. Sa fille, mariée près de Montauban serait, paraît-il, de force égale. Le fils qui lui a succédé dans le Rouergue n'est pas aussi réputé. Il vient d'estropier deux ou trois personnes de la commune de Penne. Je gage qu'il sera bientôt définitivement coulé. Seul survivra dans les familles le souvenir du vieux « adobaire » et de ses pouces énormes de laboureur, qui réduisaient en un clin d'œil les luxations les plus rébarbatives.

Auprès de lui, le médecin a vraiment piètre mine. A sa méconnaissance des vers intestinaux, il ajoute celle des luxations et de leur traitement.

Médications populaires, guérisseurs et rebouteux conservent de fidèles adeptes qu'il faut bien connaître pour n'être point leur dupe. Chantant les louanges de ces arts mystérieux que le médecin n'a pas appris au cours de ses études, ils tireraient maintes satisfactions de le voir les dénigrer et s'en moquer, afin de mieux l'accuser d'impéritie.

CHAPITRE IV

La médecine rurale à l'heure actuelle dans la région de la Grésigne

Un petit pays, des hommes, un médecin. ,

J'ai essayé de donner à travers les chapitres précédents les caractères essentiels du pays et des hommes. J'ai écouté parler le paysan dans notre dialecte ; de l'homme en pleine santé, j'ai vu l'âme simple, l'imagination fertile, les croyances enracinées, l'amour de l'invraisemblable et du paradoxe, l'entêtement, la jovialité moqueuse. Autant de facteurs psychologiques qui expliquent son attitude vis-à-vis des médications populaires, des guérisseurs, des rebouteux. Il me reste à considérer l'attitude du paysan malade devant le médecin, et dans leurs rapports j'essaierai de préciser les difficultés de la pratique médicale quotidienne, ses déboires et ses satisfactions.

Le paysan était rude au mal et pour s'aliter et faire appel au docteur, il fallait que ce fut vraiment grave. Bien des grands-pères se flattent de n'avoir subi de visite qu'au jour du conseil de révision, et bien des grands-mères d'avoir accouché sans le secours du praticien.

De nos jours, le paysan se préoccupe davantage de la santé des siens et de la sienne propre. La médecine est passée dans les mœurs, je veux dire par là que le médecin est plus souvent appelé qu'autrefois.

Le caractère de l'homme a changé. Rude au labeur, il ne semblait vivre que pour son travail et les histoires courent encore qui stigmatisent le manque d'égard du paysan vis-à-vis de sa santé et de celle de ses proches. Il aurait appelé

le vétérinaire pour sa vache plutôt que le médecin pour un membre de sa famille ou pour lui-même. Rudesse du caractère, santé de fer, manque d'affectivité, cupidité ? Peut-être étaient-ce là les raisons qui, dans un passé encore proche, expliquaient la rareté des consultations et des visites. Il y en a d'autres :

Les médecins, moins nombreux que de nos jours, n'avaient pas les mêmes facilités de déplacement. Pendant la Grande Guerre, le canton de Montmiral, l'un des plus étendus du département, possédait un seul médecin devenu légendaire, installé au Verdier. Aimant bon vin et bonne chère, il grimpait de bonne heure sur sa jardinière traînée par un vieux cheval et partait en tournée. Sa clientèle s'étendait sur un rayon dépassant 20 km., empiétant sur les cantons voisins.

Pendant la mémorable épidémie de grippe, il est certain que tous ses malades ne purent être régulièrement visités Longueur des chemins et péché mignon... Il fallait attendre sa venue plusieurs jours et le malade était remis ou défunt lorsqu'il arrivait. Les médications populaires devaient alors avoir beau jeu et devaient être utilisées avec vigueur sur une grande échelle. Leur perpétuation s'explique donc aussi par manque d'autre compétence. Le malade, faute de mieux, s'instituait son propre médecin.

Mais le progrès pénètre dans les campagnes, la montagne restant toujours d'accès plus difficile, conservant davantage sa langue et ses traditions. Peu à peu, le paysan qui vivait isolé dans sa ferme prend contact avec la vie moderne, et à ce contact, s'éveille. Il secoue chaque jour davantage l'emprise du passé.

Dans la région de la Grésigne, il est permis d'assister à cette transformation. Les plaines voisines de Gaillac et, plus lentement, les campagnes reculées de la forêt et des Causses subissent l'attraction de la vie plus facile, avec ses distractions, ses avantages, des désavantages aussi. Elles en ont rapporté les exigences et le moindre bobo fait courir chez le médecin ou fait courir le médecin.

Le malade devient un inquiet, la maman surtout. Il me souvient d'avoir fait un soir 34 km. en pleine forêt, appelé d'urgence. Ceci se passant en Août 1944. Le Docteur Fabre, retenu auprès d'un malade, était absent. Le coup de télé-

phone était alarmant, la communication défectueuse, l'époque fertile en événements sanglants. Emportant, à tout hasard un bistouri, des crins, une aiguille et quelques pinces, je partis, sans savoir ce dont il s'agissait, à bicyclette. En me voyant arriver, la famille pousse un soupir de soulagement. On n'avait pu atteindre aucun médecin et l'on me montra un bébé qui présentait un impétigo de la face étendu comme quatre sous. C'était très grave. J'en fus immédiatement exténué. La maman avait lu quelque part que les plaies de la face entraînaient une méningite mortelle. Selon le mot du Docteur J. Besançon, le malade a lu le Larousse médical. On commence chez nous à lire aussi le Larousse médical ainsi que de nombreux traités de médecine à la portée de tous. Et si beaucoup restent fidèles aux pratiques ancestrales, beaucoup aussi innovent et instituent d'emblée un traitement dont les poudres alcalino-phosphatées et les réclames de radio constituent la base essentielle.

Certains deviennent des inquiets et d'autres des gourmands de remèdes. Que verrions-nous si les tableaux A. B. et C n'existaient pas ! Il est ahurissant de trouver sur la table de nuit du malade une foule de flacons bariolés, riches en granulés, poudres, dragées, cachets, suppositoires. Devant un tel étalage, on se demande anxieusement combien de médecins ont passé par là, et si le cas n'est pas désespéré. Non, c'est l'échec de l'intempestif et des mélanges qui fait solliciter l'aide du médecin.

Parmi ces inquiets qui, ayant lu à tort et à travers, croient tout avoir, et ces friands de drogues, bienheureux est le médecin si la folie purgative n'est pas de la partie. Je connais le cas de deux enfants purgés et surpurgés pour maux de ventre avec constipation, deux appendicites aiguës fatales, le médecin n'ayant été appelé qu'in articulo-mortis.

Appelé à tort et à travers, appelé trop tard, le médecin doit se plier à tous les événements, faire face sur un front de kilomètres imposants, mais modernisé lui aussi, fort heureusement pour tous.

Il ne faut pas déduire de tout ce qui précède qu'il n'arrive jamais en temps opportun. L'opportunité est une des formes de l'appel qui garde une place importante et réconfortante.

Et devant le malade, le vrai malade, qu'il me soit permis de parler des appréhensions de l'étudiant et du jeune médecin, frais émoulu de l'Hôpital et de la Faculté, pour les avoir maintes fois éprouvées et n'être pas encore totalement délivré de leur emprise.

Pénétrer seul dans la famille, seul pour la première fois, remplit le cœur d'angoisse. Le peu de confiance en soit s'évanouit, et l'on n'est plus sûr de son oreille, de ses connaissances scientifiques. Combien les conseils d'un médecin praticien éprouvé sont, en ces moments-là, précieux ! A l'expérience personnelle qui n'existe pas, la leçon de l'expérience est nécessaire et salutaire. C'est à elle que je dois de pouvoir parler de la médecine rurale de mon pays.

« Primum non nocere ». Lorsque la maladie est grave, le médecin est l'oracle tout puissant. Ce que le paysan attend de l'examen, c'est le pronostic de l'affection décelée, et non point son nom, qui le jetterait, lui et son entourage, dans des transes nuisibles à l'évolution souvent favorable.

Il faut verser l'optimisme au malade, paysan que mille tracas assaillent, démoralisent et affaiblissent. Ses soucis matériels sont primordiaux. La terre, le bétail, tout va souffrir de son absence. Il faut le tirer au plus vite de son lit, sinon la désolation, partie de lui, va envahir la ferme entière. Il n'a confiance en personne, ni en ses domestiques, ni en son remplaçant momentané et se méfie aussi un peu du médecin qui le soigne. Il n'y a pas de malade plus têtu, plus difficile à convaincre que lui tant qu'il n'a pas connu de soulagement. Il est rarement cet inquiet affolé, ou ce gourmand de remèdes, ces caractères étant surtout l'apanage de la femme.

Tenace, il reste soumis à ce qu'il dénomme le mal d'endure. Recroquevillé dans son alcôve ou dans le lit de coin, enfoncé au beau milieu de la couette dans laquelle il disparaît, il tourne obstinément le dos, et le dialogue commence, en patois presque toujours. Il faut savoir faire dire au malade ce que l'on veut connaître, car il élude les questions ou bien les minimise.

Il a mal au côté, mais ce n'est rien, la fièvre va passer. Il a de la diarrhée parce qu'l a trop bu, est constipé héréditai-

rement. Il a réponse à tout et, pour lui, ce serait ça : le sang trop épais, le repas mal digéré, le froid dans la grange. Il a peur de s'être « sanglacé ». Pour lui, la maladie n'est jamais une déficience, mais un accident. Les leit-motiv de l'interrogatoire sont « *benlèu* » : peut-être et « *m'a semblat* » : il m'a semblé.

Comment accepte-t-il l'examen ? L'accueil qu'il vous a fait est le meilleur présage. S'obstine-t-il à demeurer dans la ruelle ? Gare à l'obstruction systématique, aux haussements d'épaules dubitatifs, à « ce n'est pas là que j'ai mal » car l'examen de tout autre appareil que celui qui est atteint, demeure pour lui incompréhensible et inutile. Il ne sera docile que si le mal le laisse en paix.

Il suivra les prescriptions thérapeutiques, mais il déteste les piqûres, les potions douceâtres et trop sucrées. Guéri, ses louanges ne tariront pas. Mais gare aux affections d'une chronicité désespérante, surtout chez les femmes qui en un tournemain passent des compliments les plus flatteurs sur la capacité — le médecin est capable ou incapable — aux dénigrements les plus venimeux et les plus acharnés.

La visite terminée, lorsque vous allez le quitter, le malade n'omet jamais de dire à son conjoint valide de vous « payer un verre ». Car le paysan aime inviter et possède une honnête réserve de vins. Si sa femme est couchée, il vous fera goûter un vieux rouge ou un blanc de deux ans. Est-ce lui le malade, l'épouse court au limandet, sa cave à elle, son orgueil, d'où elle tire religieusement les prunes à l'eau-de-vie, la genivrette, l'eau de coings, l'eau de noix, les quinquinas variés et les extraits Noirot si célèbres dans la campagne. Rassurée sur la maladie de son mari, elle devient prolixe, n'épargnant aucune des modalités de la préparation qu'elle vous offre, les causes d'échec et la raison pour laquelle il en reste si peu. Un compliment discret la remplit d'aise. Il est d'ailleurs souvent mérité.

Le médecin de campagne, passant le plus clair de sa journée dans les fermes, le village n'étant qu'une infime partie de sa clientèle, est immanquablement invité partout où il va, et n'a sur ce point d'autre rival heureux que le facteur.

Refuser est vexant, mais liqueurs par-ci et vins par-là feraient le soir des dégâts considérables. Savoir refuser devient un art qu'il faut immédiatement acquérir et pour lequel la connaissance de la langue est de toute utilité.

Rien n'altère cette hospitalité, et le malade peut être mourant que maître ou maîtresse de maison faillit rarement à la question rituelle : « *Abètz pas mal de sed ?* » N'avez-vous pas soif ?

Ce moment de la dégustation, lorsque le médecin s'est laissé tenter — une fois n'est pas coutume ! — prend généralement sa place après la rédaction de l'ordonnance.

Le verre en main, la discussion commence. Il faut donner des explications simples et précises. Gare à l'embouteillage. Sobriété ou abondance de détails étant fonction de chaque individu, parler de potion, gouttes, cachets, suppositoires, plutôt que de digitaline, sulfamides, etc... En règle générale, ne pas surcharger l'ordonnance et si plusieurs médicaments doivent être prescrits, les ordonner sous forme de préparations différentes. Il n'y a pas de meilleur garant d'une exécution fidèle et non erronée.

Les exigences du malade et de la famille ne sont pas insurmontables. La plus élémentaire honnêteté professionnelle les satisfait.

Que demande-t-on en définitive ?

Un pronostic exact, sans optimisme ou pessimisme déplacé, non contredit par l'évolution et la terminaison de la maladie. C'est sur lui que le médecin est jugé en premier lieu.

De ne pécher ni par excès, ni par défaut, qu'il s'agisse de conseils, de traitement, de renouvellement de visites, d'honoraires.

Et celui dont il n'a jamais été dit qu'il était médecin-tout-va-bien, ou médecin-tout-va-mal, médecin à médicaments trop nombreux ou insuffisants, médecin à piqûres, médecin à chirurgien ou à radiographe est sûr d'une confiance inébranlable et méritée.

Cette confiance s'acquiert péniblement. Une fois donnée, elle paraît fidèle, sans pour cela que tout nouveau médecin installé dans un canton limitrophe ne soit consulté. Le paysan aime la nouveauté. Il faut qu'il « essaie » un nou-

veau médecin, il faut qu'il compare. Mais l'infidélité est éphémère.

Omnipraticien, il faut faire face à tous les événements, et le secours du spécialiste n'est pas toujours facile lorsque au chevet d'un malade, en plein Causse ou en pleine forêt le « pépin » survient. Une indication chirurgicale d'urgence s'impose-t-elle, le transport en clinique ou à l'hôpital demeure relativement facile.

Le « pépin » par excellence est l'accouchement dystocique. Appelé à une heure quelconque pour un accouchement, il est fréquent de se trouver en présence d'une femme inconnue, car la pratique des consultations prénatales n'existe que dans le village et ses alentours immédiats. La carte de grossesse, née des malheurs alimentaires des temps présents, a eu l'immense avantage d'amener les femmes enceintes à la consultation, surtout en ville ; à la campagne, bien moins. Il m'est arrivé d'être appelé auprès de femmes que je n'avais jamais examinées et dont la carte de grossesse était cependant signée. Sortant rarement, car le travail presse et les voyages sont chers et fatigants, elles trouvent commode de faire double emploi d'une sortie épisodique. Elles vont à la foire de la ville et vont trouver un médecin, ceci tous les mois, se réservant d'appeler le médecin le plus proche le moment venu.

Donc, pour la primipare, aucun renseignement, et le problème est souvent délicat. La situation peut être critique et le moindre retard apporté à une décision urgente, fatal.

Chez la multipare, la notion d'accouchement antérieur est d'une grande utilité. Mais le médecin n'est toujours appelé qu'au moment du travail — pas d'examen pré-natal. Il faut accepter ce qui se présente et les dystocies sont fréquentes que de nombreux accouchements antérieurs ne permettaient pas de prévoir. En voici un exemple :

« Le Docteur Fabre est appelé une nuit, d'urgence, auprès d'une femme en travail, à 18 km. du bourg, dans un hameau perdu situé à l'orée de la Grésigne, entre Puycelsi et Penne. Il s'agit d'une multipare ayant toujours accouché normalement. Une tête très haute se présente, le travail est déjà avancé et traîne chez cette femme par ailleurs normale.

Inertie utérine, application haute de forceps. L'extraction fut pénible, très pénible. Enfin l'enfant naquit, hydrocéphale, aujourd'hui grabataire âgé d'une vingtaine d'années ».

Point de sage-femme ; l'accoucheur spécialiste est très loin, et une connaissance parfaite de l'obstétrique est nécessaire.

Plus que la maladie, plus que la mort, la naissance est un événement qui jette le branle-bas dans la maison. L'affolement est général. Je réclamai un jour de l'alcool à la future grand-mère. Elle m'arrosa les mains de vinaigre.

Seul, le médecin doit tout préparer, et installer avec un maximum de confort et d'asepsie ses instruments. Une nappe de treillis sur une table près du lit, quelques assiettes flambées où sont déposés les cotons, les gazes stériles et les instruments, l'installation est terminée. Rien ne manque, pas même le grand tablier blanc de toile rude. Et pendant qu'à la cuisine l'eau bout en permanence sur un feu de sarments, l'accouchement se termine.

Chaque village, chaque hameau possède une femme, assistante du médecin en toute occasion et qui participe, cuisinière renommée, à tous les grands événements de la vie rurales : naissances, baptêmes, noces, enterrements. Elle est présente à l'accouchement mais peut être remplacée par l'arrière grand-mère de la maison qui échappe à l'affolement collectif de par sa vieille expérience en la matière. L'événement heureux terminé, la pièce est envahie par une foule des voisines qui viennent chercher sur le visage du nouveau-né une ressemblance flatteuse.

Lorsque l'accouchement a été long et pénible, la bosse séro-sanguine est un sujet d'alarmes. On demande au médecin s'il ne faut point masser cette bosse disgracieuse. Cela s'appelle arranger la tête. Malgré le pronostic éminemment favorable, il doit toujours se trouver une âme charitable pour arranger ce petit crâne que la grand-mère a coiffé, dès la naissance, d'un bonnet traditionnel contre les courants d'air.

Une vieille croyance c'est à peu près perdue. La tête du bébé n'était jamais lavée et la crasse qui recouvrait à la longue la grande fontanelle était un gage de bonne santé.

Un événement considérable : l'application de forceps. — « On lui a mis les fers, il lui a fallu les fers, la pauvre ! » signe une compassion profonde. On en parle longtemps et la « suppliciée » garde de son accouchement un souvenir impérissable qu'elle aime à rappeler à l'occasion, avec peut-être une pointe de fierté dans le ton.

L'étudiant et le jeune médecin gardent aussi le souvenir de la première application. J'effectuai la mienne sous l'œil du Docteur Fabre, qui tenait d'une main la jambe droite de la patiente, et de l'autre éclairait le champ opératoire à l'aide d'une mauvaise lampe. Le mari, assez courageux, tenait la jambe gauche, pendant que la mère pleurait dans un coin au souvenir de son premier accouchement, pareillement terminé. Le premier forceps est une cause de tachycardie pour tout le monde, à des titres bien différents.

L'intervention de l'art, en obstétrique, les opérations de petite chirurgie frappent l'imagination. Et l'habileté des mains et des doigts prime au début celle de l'oreille.

L'exercice de la médecine dans la région de la Grésigne, comme dans toute campagne éloignée des grands centres urbains, tire ses difficultés de cet isolement même. Clinique, hôpital, spécialistes sont à une distance variant de 30 à 50 km. selon les différents points du massif. Il en est de même pour le laboratoire. Le médecin doit se contenter des examens primordiaux nécessaires et suffisants pour l'élaboration d'un diagnostic. Les résultats d'urée sanguine, glycémie, lame de sang, ponction lombaire sont assez rapides. Il n'en est pas de même de ceux d'examens sérologiques et anatomo-pathologiques qui doivent être envoyés à Toulouse, donc très loin (70 à 90 km.).

Les facilités matérielles auxquelles l'étudiant était habitué dans les hôpitaux sont rares. Il faut suppléer à ce qui n'est plus sous la main, se rendre honnêtement compte de ses possibilités. Il faut savoir demander l'aide de plus compétent que soi, savoir la faire accepter par le malade.

Aux conditions matérielles précaires dans lesquelles se trouve placé le médecin, il faut ajouter celles dans lesquelles se trouve placé le malade. L'hygiène de l'habitation rurale laisse encore à désirer. La maison est souvent mo-

dernisée, son confort étant bien entendu fonction de l'aisance et des goûts personnels du propriétaire.

Du confort luxueux au taudis misérable, tous les intermédiaires existent. Seules, la ferme et la maison villageoise dont l'état est déplorable à notre époque, ont un intérêt primordial pour le médecin. Elles seules l'intéressent au premier chef, avec leur sol de terre battue ou couvert de mauvaises briques, repaire de la basse-cour, leurs fenêtres étroites aux carreaux minuscules avares de lumière, leurs alcôves sombres et étouffantes. Le tas de fumier fait encore bon ménage avec le puits d'eau « potable » et les rigoles de purin circulent au gré de leur fantaisie. Les conditions favorables à l'éclosion, à la dissémination des maladies infectieuses s'y trouvent réunies. Au manque d'hygiène de l'habitat s'ajoute la nette insuffisance de l'hygiène corporelle. Le tableau paraît donc bien sombre et décourageant pour le plus résolu déjà en butte à des difficultés matérielles considérables. Mais la Nature est là, qui fait toujours bien les choses. En quarante années de pratique médicale dans cette même région, le Docteur Fabre a eu deux cas d'infection puerpérale graves qui ont tout de même guéri. Ceci se passait bien avant la découverte des sulfamides et de la Pénicilline. Et si l'on songe au sein de quelles souillures inévitables est placée l'accouchée, il faut se réjouir de la rareté des complications post-partum. Malgré les grossesses non surveillées, un seul cas mortel d'éclampsie. La mortinatalité est faible. Le Docteur Fabre compte cinq mort-nés sur un nombre d'accouchements pratiquement incalculable. L'alimentation des nourrissons n'est pas toujours académique. Certains sont nourris exclusivement au sein jusqu'à l'âge de quatorze mois et plus. D'autres, à neuf mois, ont déjà goûté la soupe familiale et le vin rouge.

Les cas de diphtérie, surtout nombreux dans la région de Puycelsi, n'ont jamais été mortels et la fièvre typhoïde n'a causé que deux morts. Si la vaccination Jennerienne est adoptée de tous, les vaccinations scolaires antidiphtérique et anti-tétanique rencontrent de nombreux réfractaires. Il y a eu deux cas de poliomyélite antérieure aiguë exceptionnellement graves, il n'y a jamais eu de tétanos. Quel paradoxe ! Actuellement une sérieuse épidémie de méningite

cérébro-spinale sévit dans le département du Tarn. La Grésigne a été encore épargnée.

L'hôpital d'Albi recevait le 17 février 1946, une attribution de Pénicilline. Des 67.800.000 unités employées en quatre mois, du 17 Février au 17 Juin 1946, 800.000 ont été injectées à deux malades de la région de la Grésigne, le Docteur Fabre en ayant consommé le quart pour une broncho-pneumonie chez un nourrisson de deux mois auquel il n'a pas été heureusement utile d'en injecter davantage.

Ainsi, en dépit des difficultés rencontrées dans l'exercice de la profession médicale et malgré des conditions déplorables d'hygiène, il ne faut jamais désespérer de la Nature et des hommes. Il y a, dans la région de la Grésigne, des maladies graves, mortelles, comme partout ailleurs, mais leur nombre n'est pas exagéré.

Il ne faut point s'étonner de l'évolution en général heureuse des maladies infectieuses et des épidémies, dans ce milieu où le manque d'hygiène est chose patente. Une vie saine et rude au grand air, une alimentation suffisante et variée, telles doivent être les causes responsables de cette bénignité.

Mais, triste rançon de la vie facile en pays agricole, il y a des artérioscléreux, des obèses, des goutteux et des cirrhotiques.

Le bonheur n'est jamais total.

CONCLUSION

Il ne faut pas s'étonner de la médecine populaire, médecine de tous les petits coins de France où l'homme garde le culte du Passé. En nette regression, elle ne disparaîtra définitivement que lorsque la lumière aura jailli, dissipant ses erreurs. Il faut s'attacher à la combattre, non par des mots persuasifs, mais par des actes triomphants.

Le jeune médecin de campagne quittant en pleine jeunesse une vie d'études riche d'événements, d'amitiés et d'enthousiasme va se trouver isolé, livré à lui-même.

Seul, parmi les terres qu'il parcourra, puisse le pays qu'il a choisi pour y vivre l'attacher davantage aux hommes qu'il côtoiera.

Le Président de la Thèse,
signé : SENDRAIL

Vu : *Le Doyen,*
signé : CALVET

Vu et permis d'imprimer :

Toulouse, le 28 Juin 1946

Pour le Recteur,
Président du Conseil de l'Université
Le Doyen délégué,
signé : DUPOUY

BIBLIOGRAPHIE

Cauvin G. — La médecine populaire en Provence (*Thèse*, Lyon 1930).

Costes J. (Mme). — Les Saints guérisseurs et protecteurs de l'enfance dans le Sud-Ouest de la France. (*Thèse, Lyon* 1932).

Bastié M. (Dr). — Description complète du département du Tarn, Albi, 1875.

Fiessinger Ch. (Pr). — La médecine du praticien et ses difficultés journalières. (*Maloine, Paris*).

Fiessinger Ch. (Pr). — Aphorismes sur la réussite dans la clientèle médicale. (*Collection Midy*).

Levrat E. (Dr). — La médecine populaire gasconne. (*Toulouse*, 1911).

Paulin Loïza. — Fresca. (*Bibliothèque de la Revue du Tarn*).

Rossignol E. — Monographies communales de l'arrondissement de Gaillac. Toulouse. (*Chauvin* 1864-1866).

Vaissette (Dom). — Histoire générale du Languedoc.

ALBI : IMPRIMERIE
DES ORPHELINS-APPRENTIS